

CHLORION



EDITIO

L'Arpenteur Prodigeux.

Pièce de Théâtre Absurde et Poétique.

Personnages :

- Orlando, arpenteur-ingénieur du Bureau des Longitudes.
- Diana, fille de l'aubergiste/Yolanda d'Endor, fille de Pazok III
- Zidorine servante d'auberge/ Elisende, maîtresse de Pazok III
- Célestin, arpenteur, collègue du jeune ingénieur Orlando.
- Jokarias Phainaké, sorcière d'Enidor.
- Pazok III, roi de la Lune/ Oronte, L'aubergiste, père de Diana.
- Radox Janinou , bouffon, chambellan, majordome du roi de la lune.
- Semaras Sartor, sorcier au service de Pazok

Les chevaliers de la lune (tous amoureux de Yolanda) :

- Ancelin de Forabras dit le chevalier de la mer tranquille.
- Arruns de Tycho Brahé dit le bref chevalier.
- Maximilien de Petavius dit le chevalier nul.

L'HISTOIRE COMMENCE.

Tous les personnages sont rassemblés sur une scène vide, habillés de leurs tenues de ville et assis en cercle. Ils frappent en cadence dans leurs mains, échangent des cris, des onomatopées, se lèvent et se rasseient avec des gestes saccadés ou lents, esquissent une danse, rient de façon étrange, chantonnent. Puis un grand silence, tous tête baissée.

Jokarias : (relevant la tête, d'une voix forte) Et si... On commençait ?

L'aubergiste : Commencer quoi ?

Jokarias : L'Histoire.

Diana : Quelle Histoire ?

Jokarias : Celle pour laquelle ils sont venus.

Semaras : De qui parles-tu ?

Jokarias : De ceux et celles dans la salle.

Radox : (riant) Ah ! Le puuuuubliiiiic !

Jokarias : Tout juste.

Zidorine : Oui mais par où on commence ?

Maximilien : D'habitude c'est par le début.

Ancelin : Cela se voit que certains n'ont pas inventé l'eau tiède et le fil à couper le beurre réunis.

Arruns : Il n'a pas tout-à-fait tort après tout !

Célestin : Moi je verrais bien cela en mode Mille-et-une-nuits, avec des récits à tout va ; des mirages, des djinns amoureux, des princesses enlevées, des palais fabuleux...

Radox : Grand romantique que tu es !

Semaras : Nous nous égarons.

Jokarias : Comme toujours, mon cher. Un seul n'a pas parlé !
(Silence)

Tous : Et bien, Orlando ?

Orlando : (lentement) Aujourd'hui c'est mon histoire.

Diana : Nous n'avons pas tiré au sort, que je sache !

L'aubergiste : Si fait !

Ancelin : Voilà un acte d'autorité.

Arruns : J'approuve !

Maximilien : Bon. Moi aussi.

Randox : Au moins nous savons qu'elle est bonne puisque nous y sommes tous dedans.

Semaras : Je propose que l'on mette cela aux voix.

L'aubergiste : Un peu de démocratie ne fait de mal à personne.

Célestin : Oui mais qu'est-ce que cela coûte cher !

Ancelin : Et qu'est-ce que l'on perd comme temps !

Maximilien : Tu préfères une bonne tyrannie peut-être !

Ancelin : Je n'ai point dit ceci !

Arruns : La tyrannie ça finit mal.

Zidorine : Pas pour certains.

Diana : Les tyrans meurent dans leur lit d'habitude.

Célestin : Où as-tu trouvé cette gracieuseté ?

Diana : Dans tous les journaux. (Un silence)

Jokarias : À main levée le vote ?

Tous : Banco ! (Ils lèvent tous la main pour approuver sauf Orlando)

Semaras : Tu es contre, Orlando ?

Zidorine : Mais pourquoi ?

Orlando : Je ne suis pas un tyran et je connais la fin.

L'aubergiste : Ces scrupules vous honorent, monsieur l'Ingénieur.

Jokarias : Alors puisque tout le monde est d'accord ou presque, nous pouvons commencer ! (Elle frappe dans ses mains ; la lumière s'abaisse. Ils se lèvent et se dispersent en sortant)

Maximilien : C'est loin, la Lune ?

Ancelin : Assez.

Arruns : Nous sommes Chevaliers !

Maximilien : Oui mais de la Lune, pas dans la Lune !
(La lumière s'éteint).

La scène s'éclaire à nouveau ; il apparaît la grande salle d'une auberge rustique avec des tables en bois, des bancs, un grand comptoir. Des linges pendent un peu partout.

L'aubergiste : Enfin, Zido, tout ces draps partout ce n'est pas bon pour la clientèle !

Zidorine : Mais où voulez vous que je les mette ?! Il n'y a nulle part pour étendre ici avec la cour encombrée par toute cette troupe d'affolés !

L'aubergiste : Ce sont des ingénieurs du Bureau des Longitudes et ils nous font l'honneur de descendre chez nous.

Zidorine : Ingénieux ingénieurs peut-être mais ils mangent et boivent comme tout le monde, pas qu'un peu d'ailleurs !

L'aubergiste : Leur travail est scientifique ; autant dire qu'il est harassant.

Zidorine : Alors, je suis une grande scientifique. Et pour mes gages ?

L'aubergiste : Je te dois combien ?

Zidorine : Trois mois et vingt jours.

L'aubergiste : Tant que cela !

Zidorine : Oui, patron !

L'aubergiste : Je te règle dès qu'ils m'ont payé.

Zidorine : Les promesses tiennent les fous joyeux.

L'aubergiste : (mettant la main à la poche) Tiens voici déjà un acompte. (il lui donne des petites pièces)

Zidorine : Merci, Ô vôtre seigneurie. (Elle part en grommelant ; entre Diana)

Diana : Zour mon cher père ! (Elle l'embrasse sur la joue)

L'aubergiste : Te voilà, ma fille ; où étais-tu passée ?

Diana : Chez Tania, ma soeur de coeur.

L'aubergiste : Ah ! Celle-là !

Diana : Tu ne l'aimes pas ?

L'aubergiste : Pas vraiment.

Diana : Mais pourquoi ?

L'aubergiste : Elle est vulgaire et dit des mots orduriers.

Diana : Parce que tu n'en dis pas, toi peut-être ?

L'aubergiste : Cela fait partie du métier. On ne rencontre pas toujours la fine fleur de l'humanité céans.

Diana : Je sais et il y en a qui ont la main baladeuse.

L'aubergiste : Ceux-là je peux leur expliquer les bonnes manières. (Il frappe son poing droit contre sa main gauche) Ainsi donc tu étais chez Ténia.

Diana : Tania.

L'aubergiste : Pour moi c'est pareil ; encore à papoter et refaire le monde !

Diana : Je fais ce que je veux !

L'aubergiste : On s'en est aperçu que mademoiselle avait du caractère. J'ai besoin de toi ici car il nous vient du beau linge.

Diana : (distraite) Vraiment ?

L'aubergiste : Oui, des ingénieurs du Bureau des Longitudes.

Diana : Jamais entendu parler.

L'aubergiste : Ils font des mesures un peu partout. On les paye cher pour cela.

Diana : Et cela sert à quoi ?

L'aubergiste : Je n'en ai pas la moindre idée, mais toi qui es allée à l'école tu pourras le leur demander.

Diana : J'y songerai, à l'occasion.

L'aubergiste : Ils sont nombreux avec leur petite troupe et je pense qu'ils vont rester quelque temps.

Diana : Au moins cela mettra quelque animation dans ce trou à rats !

L'aubergiste : Ma chère fille songe sans doute à s'installer dans la capitale ? Porter de la dentelle et boire du chocolat tous les jours ?

Diana : (souriante) J'y ai songé, je l'avoue.

L'aubergiste : La place d'une honnête femme est dans la cuisine !

Diana : Et puis quoi encore ? Nous ne sommes plus au temps des rois fainéants, mon cher père !

L'aubergiste : Je ne saisis pas l'allusion. À ton âge tu devrais être mariée.

Diana : Nous y voilà ! (Levant le nez) D'abord je suis pour l'amour libre !

L'aubergiste : J'ai été trop faible avec toi ! Ta pauvre mère...

Diana : S'est tuée au travail, justement.

L'aubergiste : C'était une sainte !

Diana : Certes, pour te supporter.

L'aubergiste : (levant la main) Je vais te coller un... (entre

Célestin avec fracas, juché sur des échasses en forme de grand compas)

Célestin : Salut la compagnie ! Il fait une soif du diable ! (Il tourne autour d'eux) que l'on m'apporte du claret bien frais ; on crève de chaud dehors !

Diana : (hilare) C'est un de ces ingénieurs dont tu parlais ? Héééé, ceci devient intéressant !

Célestin : (même jeu) Qui est cette jolie poulette ?

L'aubergiste : Ma fille, Diana, monsieur l'ingénieur.

Célestin : Moi c'est Célestin, arpenteur pour vous servir ; l'ingénieur c'est l'autre qui ne saurait tarder vu la température. Quoiqu'avec lui on ne sait jamais.

Diana : (amusée par le manège) On ne sait quoi ?

Célestin : À quelle heure on va dîner ou souper. C'est gênant.

L'aubergiste : Je comprends. Voilà un coup à brûler son rôti.

Célestin : Je ne vous le fais pas dire. J'ai un collègue qui est un obstiné du travail, un acharné du résultat ; lorsqu'il entreprend une triangulation, rien ne l'arrête avant le point final. Au moindre doute, il vous fait tout recommencer et croyez-moi il est têtu !

Diana : Un perfectionniste.

L'aubergiste : Il y en a des comme ça. D'habitude ils sont dans l'armée ou les écoles de commerce.

Célestin : (descendant de ses échasses et s'installant) Dans l'Administration on en trouve à foison ; à tel point que je me demande s'ils ne se reproduisent pas par scissiparité.

L'aubergiste : C'est une maison honnête, ici, Monsieur et je ne vous permets pas d'insulter.

Diana : (riant) Mais non, mon père, il veut dire qu'ils se reproduisent entre eux.

L'aubergiste : Pourquoi, ce n'est donc pas ce qu'ils font ? (Ils rient)

Célestin : Je crois plutôt que mon collègue est un idéaliste, jeune dame.

Diana : Ils sont charmants !

L'aubergiste : La peste de ces gens ! Ils sont à refaire le monde, nous mettre la tête à l'envers avec des idées partageuses ; on sait comment cela finit.

Célestin : Et bien ?

L'aubergiste : Par des impôts.

Célestin : Voilà qui n'est pas faux, l'ami. (Prenant la main de Diana) et si vous alliez me chercher ce petit pichet de claret

bien frais qui n'attend que mon gosier aussi sec que le désert de l'Arabie celavousdites ?

Diana : Je vois que Monsieur fait de l'esprit.

Célestin : J'en ai à revendre, jeune loutre et avec la permission de votre père je vous offre de partager ce nectar.

L'aubergiste : Ma fille ne boit pas d'alcool, monsieur.

Diana : Oui ; mauvais pour le teint.

Célestin : Bon, une limonade à l'occasion ?

Diana : Je ne dis pas non. (Elle passe derrière le comptoir, prend un pichet et le sert à Célestin)

Célestin : À la bonne heure. (Diana remplit son verre et il regarde intensément celui-ci, lui faisant signe de remplir à ras bord puis d'arrêter d'un geste brusque).

Diana : Vous ne buvez point ?

L'aubergiste : Mon claret est le meilleur de la région. Fait rien qu'avec du vrai raisin !

Célestin : (regardant le verre à sa hauteur et de près) Pourquoi il y en a du faux de raisin ?

L'aubergiste : De nos jours on ne sait pas ce que certains y

mettent dedans. Il paraît que l'on coupe avec du venu d'Espagne pour faire monter le degré !

Célestin : (même jeu, en balançant la tête) Si ce n'est que cela !

L'aubergiste : Voici qui demeure malhonnête, monsieur !

Célestin : (prenant son verre avec d'infinies précautions) Ceci s'avère un bon jour ! Nous sommes chez un honnête taulier, ceci se célèbre (il boit le verre d'un seul coup, le reposant fermement sur la table avec un grand clapement de langue) AAAAh ! Que cela fait du bien par où ça passe ! J'en ai rêvé toute la sainte après-midi sous ce cagnard démentiel. (Il demande à Diana de le resservir, elle s'exécute) La vie n'est après tout qu'une longue suite de surprises pas forcément agréables et de plaisirs différés, n'est-il pas vrai ? (Il se met à déguster) Or donc, tout bien considéré, en définitive, de toutes les façons, après mûre réflexion...

L'aubergiste et Diana : Dites-nous.

Célestin : Il demeure essentiel de différer le plaisir pour mieux y tomber par la suite.

Diana : (amusée) N'est-ce pas un peu pervers, monsieur l'arpenteur ?

Célestin : Certes non ! Car le plaisir s'accroît quand l'effet se patiente.

L'aubergiste : Tout ceci me dépasse. Aimez-vous mon claret ?

Célestin : Un nectar, une ambroisie à lui tout seul, cher aubergiste. Si votre table est à l'unisson, je sens que je vais vous faire une rente viagère.

L'aubergiste : (satisfait) Alors, nous allons nous entendre, monsieur. (il s'éloigne un peu pour aller froter les tables)

Célestin : (faisant signe à Diana de s'asseoir et la regardant du coin de l'oeil) Que fait une aussi jolie fille comme vous dans un tel trou perdu ?

Diana : (les yeux baissés, jouant l'ingénue) Je suis orpheline de mère et j'aide mon père dans son affaire.

Célestin : Vous valez bien mieux que cela !

Diana : Si vous le dites.

Célestin : Vous savez danser ? Vous chantez peut-être ?

Diana : Un peu des deux.

Célestin : (buvant) Vous devriez prendre des cours... À la ville, bien sûr.

Diana : Je n'ai pas d'argent.

Célestin : Ceci peut s'arranger.

Diana : Vraiment et comment ?

Célestin : Disons que je pourrais... Vous subventionner.

Diana : Vous feriez cela ?

Célestin : Et pourquoi pas ? En tout bien tout honneur.

Diana : Cela va de soi.

Célestin : Je suis de nature généreuse et me voici dans un bon jour. L'effet de ce vin délicieux sans doute.

Diana : Comment voyez-vous la chose ?

Célestin : Quand cette mission sera terminée nous rentrerons dans la capitale. J'y ai quelques relations au Bureau des Longitudes ; auprès de l'Académie des Sciences Restreintes aussi. Nous vous trouverons un petit emploi et un logement à loyer modéré. Quant à vos cours je verrai à m'en occuper auprès de la troupe nationale de l'Opéra.

Diana : Mais c'est merveilleux !

Célestin : (satisfait) Je ne vous le fais pas dire !

L'aubergiste : (revenant auprès d'eux) Tout va bien, ma chérie ?

Diana : Au mieux, mon cher père ! Cet arpenteur veut m'installer dans la capitale, tous frais payés, faire de moi sa maîtresse entretenue et pourquoi pas sa gagneuse, pas vrai ?

Célestin : Mademoiselle, que dites-vous là !

Diana : Vous me prenez vraiment pour une bécasse, espèce de ramasse-miettes ! Ce n'est pas parce que nous vivons au fin fond de la campagne que nous sommes des ploucs nés de la dernière pluie.

Célestin : Je vous assure que vous vous méprenez !

L'aubergiste : Ce monsieur va finir son verre, régler et aller dormir dans la grange ce soir.

Célestin : Voilà comment on est récompensé pour sa générosité. (Entrent alors bruyamment Ancelin, Arruns et Maximilien dans le rôle de valets, portant Orlando inconscient sur une civière ; ils le posent sur une table sans ménagement)

Maximilien : On l'a trouvé raide étendu sur le castéra.

Arruns : Il bougeait plus du tout.

Ancelin : Peut-être crédié c'est-y qu'il est cané ? (Tous entourent Orlando)

Célestin : Orlando ! Orlando ! Que c'est-il passé ?

L'aubergiste : Je ne crois pas qu'il est mort, il respire faiblement.

Diana : Je l'ai vu ce matin. Qu'il est beau !

Célestin : N'exagérons rien.

Arruns : Il faudrait un docteur, non ?

Maximilien : Un toubib, quoi !

Ancelin : Tu sais où y en a un ?

Arruns : Ben non.

Maximilien : Moi non plus.

Diana : Il est comme un prince endormi.

L'aubergiste : Il n'y a aucun médecin par ici. Pas avant des jours de marche.

Célestin : Mais alors que va-t-on faire ? On ne peut pas le laisser mourir quand même !

L'aubergiste : Il existe une solution mais la chose n'est pas gagnée.

Célestin : Quelle est-elle ?

L'aubergiste : Faire appel à Jokarias.

Diana : Tu n'y penses pas, père !

Maximilien : La rebouteuse !

Arruns : La coucutte !

Ancelin : La sorcière !

L'aubergiste : (en colère) Vous voyez une autre solution, bande de zèbres ! Allez me la chercher.

Diana : La dernière fois pour maman elle n'a pu rien faire.

L'aubergiste : Le mal était trop grand.

Célestin : Qui est cette personne ?

Ancelin : Elle vit seule dans la forêt, se déplace sans cesse. Elle connaît les plantes, des médecines ; elle est sauvage, cruelle et on la craint pour ses maléfices.

Maximilien : On dit qu'elle empoisonne les puits.

Arruns : Qu'elle envoûte le bétail. Que... Qu'elle noue la braguette.

Diana : Une femme libre, quoi.

L'aubergiste : On dit tant de choses mais au moins elle sait soigner. Allons tous la chercher. Diana tu resteras à son chevet, tu veux ?

Diana : Avec plaisir. (Ils sortent ; Diana et Orlando inconscient restent seuls. La lumière baisse) Qu'il est beau et qu'il semble doux ! Je n'en rêverai pas d'autre... (elle lui prend la main) J'aimerais tant vous aider, monsieur. Mais que puis-je faire ? Que lui est-il arrivé ? (Jokarias entre à pas lents et se place de l'autre côté de la table où Orlando est allongé. Elle l'observe très attentivement).

Jokarias : Va chercher de l'eau fraîche, jeune étournelle, vite !

Diana : Que vous m'avez fait peur ! Vous êtes déjà là !

Jokarias : Je suis au courant de tout, sur tout, sinon je ne serais pas Jokarias Phainaké, sorcière d'Enidor !

Diana : Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

Jokarias : Une sérieuse insolation, la mignonne ; il faut faire vite crois-moi, sinon... Cela vient cette eau ?! (Diana se retourne puis court ; elle sort. Entre Zidorine)

Zidorine : Tu me le laisseras, celui-ci quand tu en auras fini avec lui ?

Jokarias : Non, pas cette fois, fille.

Zidorine : Pourquoi ? Il me plaît bien.

Jokarias : Parce que c'est un coeur pur, un poète et que les poètes ils nous font le don absolu.

Zidorine : De quoi parles-tu ?

Jokarias : La Beauté, fille. La Beauté.

(la scène s'obscurcit totalement avec un grand clac et bruit d'orchestre)

SUR LA LUNE.

La scène s'éclaire de nouveau laissant une zone d'ombre sur l'arrière. Orlando est allongé à même le sol qui est ondulé et parsemé de petits et gros cratères. Il s'éveille.

Orlando : Mais où suis-je donc ? Voici peu j'étais à mes mesures, il faisait bien chaud et là... Là je ne sais vraiment... Peut-être suis-je mort. Non ; je me souviens de mon travail ; cette tâche qui m'incombe depuis si longtemps. Estimer, calculer, arpenter ce pays qui est le mien pour en connaître l'exacte forme, le vrai visage. Mon pays, quel est-il ? Où est-il ? (Il se lève) Au moins dans ce que je connais il se trouve un repère ; une tour, un haut mont à gravir, un fleuve puissant, une rivière douce ou un torrent bruyant. De grands arbres d'une forêt où se cachent des lacs profonds et noirs comme autant de regards sombres. Sombre comme celui de la jeune fille entrevue ce matin peu après cette aurore... (un silence) Quel est-il celui-ci ?
(Le fond de scène s'éclaire faiblement et dévoile le roi de la Lune assis sur son trône, couronne penchée en tête et sceptre à la main)

Pasok : Tu es sur la Lune, tu es dans mon royaume où je règne clément.

Orlando : Le roi de la Lune ? Vraiment ? Mais c'est impossible : il n'y a rien sur la Lune ; on ne peut y vivre !

Pasok : Pourtant il en demeure ainsi depuis très longtemps et je ne me souviens de n'avoir pas régné.

Orlando : Vous seriez immortel, donc.

Pasok : Comme qui dirait. Et comme tu es dans mon lunaire empire, je t'autorise à m'appeler vôtre Majesté.

Orlando : Je dois rêver sans doute.

Pasok : Bien sûr que non. Est-ce que je rêve, moi !

Orlando : Vous ne rêvez jamais !?

Pasok : Ô grand jamais ; je suis bien trop occupé à gérer mes possessions innombrables.

Orlando : (tournant sur lui-même) Je ne vois rien dont on puisse jouir alentours.

Pasok : Tu ne regardes pas bien, l'ami.

Orlando : Veuillez m'excuser mais...

Pasok : Votre Majesté !

Orlando : Sauf vôtre respect... Vôtre Majesté, c'est aussi plat que la paume de ma main. Pas une construction, pas une seule fabrique ou chose quelconque qui vienne arrêter le regard.

Pasok : Si, je suis là.

Orlando : (à voix basse) J'ai affaire à un fou.

Pasok : Tu disais, beau sujet ?

Orlando : Je ne suis le sujet de personne.

Pasok : Tu es mon sujet parce que tu te tiens sur mes terres.

Orlando : Voyez-vous cela !

Pasok : C'est dans le droit ancestral et divin ; tu marches sur mes terres, tu en respirez l'air, *de facto* tu es à moi.

Orlando : Il est vraiment touché... Il n'y a pas d'air sur la lune.

Pasok : Je viens juste de le créer pour toi.

Orlando : Vous me prenez pour un demeuré !

Pasok : Crois-tu, vermissseau, que je daignerais faire un tel effort pour un *minus abens* ?

Orlando : Merci du compliment... Votre Majesté. Or quel intérêt ?

Pasok : Te maintenir en vie correcte, cela va de soi dans le but de te tyranniser correctement. Cela fait bien longtemps que je n'ai pu tyranniser mon monde, cela me manque. Tu tombes à pic.

Orlando : Par saint Acrochordon et sainte Pampille réunis ! Je n'ai jamais entendu un tel fatras d'absurdités !

Pasok : On se rebelle ! Bien. Cela s'annonce jouissif ! Qui ai-je l'honneur d'assujettir ?

Orlando : Orlando, ingénieur-arpenteur du Bureau des Longitudes, Commission des Paramètres, Sous-commission des Paradigmes et Cellule des Paraboles, pour ne pas vous servir.

Pasok : Ooooh ! Un intellectuel, scientifique aussi !

Orlando : À vrai dire je voulais être poète mais mon père ne fut pas d'accord. Les poètes n'ont point de situation correcte dans la vie, disait-il.

Pasok : Il n'avait pas tort, ton paternel, mon tributaire. Moi, je n'ai pas de poète attitré mais j'entretiens un bouffon. Il est insupportable mais je n'ai que lui pour me distraire quelque peu.

Orlando : Vous vous ennuyez-donc ?

Pasok : Terriblement ! Vois-tu, mon obligé, une fois que j'ai fini de me réciter le nom de tous mes royaumes, provinces, principautés, archiduchés, duchés, comtés, vicomtés, marquisats, majorats, châtelainies et cela prend un moment, je m'ennuie.

Orlando : Vous pouvez recommencer au début.

Pasok : Je vois qu'on a de l'esprit ! Je pourrais m'offusquer mais ce jour je me sens magnanime.

Orlando : Trop aimable !

Pasok : Voici pourquoi je tolère un bouffon ; il le sait et il exagère.

Orlando : Il doit avoir ses côtés sympathiques.

Pasok : Il n'y a rien de plus triste dans l'existence qu'un amour non partagé.

Orlando : Alors là, nous sommes d'accord... Votre Majesté.
(Un silence) Pourriez-vous me dire ce que je fais ici et comment je suis arrivé ?

Pasok : Alors là, je m'en soucie comme de ma première liquette !
(Entre Radox)

Radox : Ceci veut dire que notre Futilité s'en tamponne le croupion avec une patte d'astrakan femelle.

Orlando : Pardon ?

Radox : Il s'en fout, quoi.

Orlando : Vous êtes le bouffon, je présume ?

Radox : Radox Janinou, Majordome, chambellan par intérim et Bouffon de notre émulsifiante royale Majesté Pasok III, souverain de la Lune et tout ce qui s'y rapporte.

Orlando : Enchanté ; Orlando, Ingénieur-géomètre. Vous non plus ne savez rien du pourquoi de ma présence ?

Radox : Jeune homme, il va falloir vous habituer à ne pas poser de questions idiotes.

Pasok : Bien dit, Janinou.

Orlando : Je n'ai point l'impression que ma question soit stupide ; après tout j'ai bien le droit de savoir.

Radox : Que vous importe ? Quel intérêt y a-t-il à connaître la raison de notre existence ; la plupart du temps on n'en sait rien, on n'a aucun moyen de savoir sinon que notre papa a rencontré notre maman et que... Enfin vous me comprenez !

Pasok : Bien parlé, Janiquet !

Orlando : Vous êtes désarmant !

Radox : On tombe là où l'on tombe ; parfois ce n'est pas trop mal, dans une famille pleine aux as qui peut vous payer des études de technico-commercial ou d'études politiques afin de faire de vous une belle petite roue dentée. Parfois c'est pas terrible voire franchement moche, du genre ici c'est tout pour moi et rien pour les autres quand on ne s'étripe point, bien sûr.

Orlando : Au moins vous ne faites pas dans le genre compliqué !

Radox : J'ai du kilométrage.

Pasok : Explique-lui, veux-tu Janinou, ses droits et ses devoirs.

Radox : (récitant mécaniquement) Vous êtes désormais sujet de sa Majesté Pasok III, que le Grand Architecte universel le bénisse et lui fasse le menton aussi gros que la cuisse.

Pasok : Un peu de sérieux, Bouffon Radox !

Radox : Vous devez servir sa Majesté en tout, en tous lieux, à toute heure de la nuit et du jour. Vous devez employer ses noms officiels, répondre quand on vous le demande et vous taire sinon. Vous n'avez pas à vous déplacer sans autorisation et si tel est le cas vous devez rédiger un rapport en quatre exemplaires afin de justifier la raison de votre déplacement, ses modalités, l'emploi du temps qui sera le vôtre chaque jour, vos horaires de repas, leur composition, le mode de transport employé et la liste des personnes que vous avez rencontrées.

Pasok : Tu oublies quelque chose, Janikou.

Radox : Ah oui. Le nombre de rapports sexuels, leur fréquence et le genre du ou des partenaires.

Orlando : (hilare) C'est tout ? Vous ne voulez pas non plus savoir quand je vais là où le roi va seul ?

Pasok : Ne soyons pas trivial, monsieur l'Ingénieur !

Orlando : (riant) Je suis chez des fous, des timbrés ! (Un silence)
Et quel sera mon emploi, ma rétribution ?

Radox : Je suis autorisé à vous faire savoir que Pasok III dans sa grande mansuétude vous a réservé la charge de Grand Ventilateur.

Orlando : En quoi consiste-t-elle ?

Radox : À ventiler sa Majesté lorsqu'il fait trop chaud.

Pasok : La chaleur me provoque des éruptions cutanées. Et avec le réchauffement actuel...

Orlando : Et l'on ventile comment ?

Radox : C'est selon. Parfois avec des éventails en plume d'autruche, en jonglant avec des carapaces de tortue, en disposant des snarks ou tout simplement en lui soufflant dessus.

Orlando : Que sont des snarks ?

Radox : Des snorks dont on a retiré les poils urticants.

Orlando : Je... Vois. Quant à mon traitement ?

Pasok : Nous allons y songer. Nos finances traversent quelques turbulences depuis peu.

Radox : (tout bas) Il veut dire qu'on est à sec, complètement fauchés. Entre les dépenses militaires et les caprices de la princesse Yolanda...

Orlando : (sèchement) Tout ceci n'a pas le moindre sérieux ! Je vous somme de me répondre quant à ma présence dans ce repaire de furieux !

Pasok : (avec commisération) Le pauvre, il n'a pas compris.

Radox : Manifestement, votre Sérénissime Astralité.

Pasok : Si vous n'obéissez pas, nous allons vous couper l'air.

Orlando : Vous parlez sérieusement ? (Pasok fait un geste rapide de la main en levant le bras et Orlando porte la main à sa poitrine et tombe à genoux)

Radox : Notre Maître a tout pouvoir, l'ingénieur. Tout pouvoir. (Orlando tombe à terre et se tord de douleur)

Pasok : Vois comme il souffre, Radox. Cela ne te rappelle rien ?

Radox : J'ai bonne mémoire, votre Sidéralité. Maintenant redonnez-lui de l'air, sinon il ne sera plus bon à quoi que ce soit. (Pasok refait un geste ; Orlando se rétablit, reprend son souffle et se remet debout lentement)

Pasok : C'est compris ?

Orlando : (haletant) Oui. J'ai saisi qui vous êtes.

Pasok : Une question ?

Orlando : Sommes-nous nombreux ici ?

Pasok : Nous l'étions autrefois. Je tenais un cour brillante, rythmée par des fêtes somptueuses, des chasses, des voyages partout, des intrigues aussi qui ne cessaient jamais et qui me permettaient bien des distractions.

Radox : Pas mal y ont perdu leur tête.

Pasok : Il faut toujours maintenir le juste milieu.

Radox : (rêveur) la nature était toute autre ; des forêts, des mers, des landes fleuries, le printemps...

Orlando : (un peu essoufflé) Que s'est-il passé ?

Pasok : Oh ! Pas grand chose ; il a commené à pleuvoir.

Orlando : Pleuvoir sur la lune !

Pasok : Les astéroïdes ont commencé à nous tomber dessus.

Radox : Au début il n'y en avait pas beaucoup, juste un de temps en temps.

Pasok : Tout petits, tout mignons qui tenaient dans le creux de la main.

Orlando : Et ensuite ?

Pasok : J'ai dû restreindre notre train de vie.

Radox : De plus en plus gros, ils étaient.

Pasok : Oui, une vraie pluie de météorites, des gros des petits, des énormes...

Radox : Ça c'était il y a cent ans. Le temps passe plus lentement sur la Lune.

Pasok : Mes sujets y sont tous passés ; le premier gros est tombé sur le Grand Chambellan. Cela ne m'a pas trop chagriné, plutôt

arrangé même car je ne supportais plus ce raseur effroyable, ce pompeux du verbe !

Radox : Au moins, ceci vous a évité de le faire raccourcir.

Pasok : Je le soupçonne d'avoir été l'amant de mon épouse qui s'est faite aplatir peu après. Nous n'avons eu la vie sauve, ma fille et moi qu'en nous déplaçant tout le temps, très vite. Je ne m'explique pas : cela marchait si bien !

Radox : Il ne reste que vous, la princesse Yolanda, moi et les trois triplés, les trois derniers chevaliers de la lune. Ils valent le déplacement.

Pasok : Vous oubliez Semaras l'enchanteur-médecin.

Radox : Ah ! Celui là, il serait bien sur Terre. Au plus loin.

Orlando : Je suis ici, je rêve et je ne suis pas un rêve. Je dois me répéter cela . (La lumière décroît de façon à faire entrer le roi dans l'obscurité ; Radox se rapproche d'Orlando)

Radox : Depuis quelque temps il a des problèmes de mémoire, le doux monarque. On l'a connu plus féroce ; quant à vous vous n'êtes point au bout de vos surprises. Le roi a des plans pour vous.

Orlando : Lesquels.

Radox : Faire de vous son gendre.

Orlando : Après ce qu'il vient de me faire subir !

Radox : Qui aime bien châtie mieux. (Entre Elisende)

Elisende : Comme à votre habitude vous m'avez oubliée !

Radox : Veuillez me pardonner, dame Elisende. J'ai dû en recevoir, moi aussi, un petit sur le crâne.

Elisende : Pas qu'un petit ! Un énoooooorme ! Qui est ce beau jeune homme ?

Radox : Orlando, le nouveau Grand Ventilateur de sa Majesté.

Elisende : Alors nous allons nous voir souvent, je vous aime déjà.

Orlando : Qui est-elle ?

Radox : La maîtresse du roi. Inutile de vous dire qu'avec la princesse ce n'est pas le grand amour ; à vrai dire elles se détestent et je ne serais pas surpris si... (la lumière s'éteint d'un coup)

SUR LE FIL DU POUVOIR.

La lumière apparaît à nouveau sur le même décor avec au centre de la scène un grand chaudron recouvert d'un couvercle, placé sur des braises rougeoyantes. Il s'en échappe de la fine vapeur verte. Orlando est assis sur un coffre près du feu.

Orlando : Je ne comprends rien à ces gens qui m'entourent ; ils me sont étrangers. Comment peut-on vivre ainsi, sans aucune justice, sans autre préoccupation que pouvoir et mensonge ? Pas une figure amie, pas un être à qui se confier, voici mon sort. Je ne sais toujours la raison de ma vie sur la Lune, comment j'y suis venu, si je puis reparir. Le pire reste que l'on s'habitue à cette tyrannie subtile, ces évidences perverses que l'on vous assène sans relâche dans le but unique de vous abrutir. Le moindre mot est déformé, la moindre parole exploitée contre vous, dans le but de vous perdre ou vous anéantir. Cela sans pitié, presque le sourire aux lèvres... Autrefois... J'aimerais me persuader que dans le passé il existait plus de Liberté, de bienveillance... Mais je me trompe à coup sûr : tout a été ainsi toujours et le sera sans doute.

Comment exister alors ? Feindre l'ignorance ? Subir en ne disant un mot ? C'est ce que l'on attend de nous en effet. Or peu à peu dans ce bal de la mort on glisse vers notre fin désespérée. Bientôt, on nous donne des clefs et nous ne savons qu'en faire ; demain, sans force, sans vouloir, nous sentirons s'insinuer en nous le poison de la résignation... (un silence) Sommes-nous encore capables de cette beauté subtile, de ce renoncement, d'un généreux élan ? Ici ou là quand nous mènent nos pas vers

d'inconnues contrées ? La peur, il n'y aurait que la peur...
Mais il me reste pourtant cette merveille qui fait tenir les choses ensemble, ce merveilleux joyau, ce talisman. Et cette chose est ici merveilleuse ; elle m'emporte : la Poésie ! (Il récite lentement)

Ce soir où je suis le rêveur
la lune toute ronde d'argent
offre asile à la luciole d'or.

(Orlando baisse la tête, accablé. Entre Yolanda vêtue d'une robe longue de soirée)

Yolanda : Vous êtes ici ! Je vous cherchais.

Orlando : (se levant) Bien le bonjour, princesse.

Yolanda : (sérieuse et apprêtée dans toutes ses attitudes) Mon père m'a dit que nous devons faire plus ample connaissance.

Orlando : Il vous a dit cela ?

Yolanda : Oui et que je dois vous charmer.

Orlando : (s'inclinant) Voilà qui est fait, votre altesse.

Yolanda : (riant) Flatteur !

Orlando : Est-ce tout ?

Yolanda : Cela dépend de vous.

Orlando : Je n'ose entendre... Je ne suis pas trop doué pour faire la conversation, surtout ces derniers temps. Je reste prisonnier ici.

Yolanda : (tournant sur elle-même) Comme vous y allez ! On dit que vous êtes poète ; les poètes ne savent-ils point tourner de belles phrases ? Trousser de vifs compliments surtout pour les belles dames ?

Orlando : Belle, vous l'êtes, en effet.

Yolanda : Merci.

Orlando : Vous êtes plus que cela, altesse ; vous êtes ravissante.

Yolanda : De mieux en mieux.

Orlando : Je pourrais même vous aimer.

Yolanda : Qu'attendez-vous ?

Orlando : Je viens de vous le dire, je n'ai plus ma liberté. Quand on est privé de liberté on vous ôte la moitié de vous-même.

Yolanda : Mon père vous affranchira ; je le lui demanderai. Il ne me refuse jamais rien.

Orlando : Je vois. Vous êtes certainement habituée.

Yolanda : Mais à quoi donc ?

Orlando : À ce que l'on ne vous refuse rien.

Yolanda : Tout juste !

Orlando : Comment se pourrait-il, de toute façon ?

Yolanda : (s'approchant à le toucher) Je vous sens rétif, bel ami.

Orlando : (se rasseyant) Non, pas avec vous. Je ne vous connais pas ; je ne peux donc vous craindre... Pas encore.

Yolanda : (passant derrière lui) Si fait, vous ne me connaissez point. Pas encore... Vous apprendrez à me connaître... J'ai fait tant de choses admirables, déjà. Ensemble nous pourrons tant accomplir, faire de grandes choses ; mon père se fait vieux, il ne demandera pas mieux que de se décharger de certaines de ses lourdes tâches.

Orlando : Le pouvoir ne m'intéresse pas.

Yolanda : Comment !

Orlando : Regardez autour de vous, princesse : une petite cour étriquée, surannée, archaïque, un tyran maniaque et égotiste, des courtisans sans âme...

Yolanda : Comment osez-vous !

Orlando : Les prisonniers se révoltent parfois, les Poètes toujours.

Yolanda : Vous n'êtes pas un vrai poète.

Orlando : Je ne suis pas appointé, en effet.

Yolanda : Tout doit servir ici, vous le savez.

Orlando : Comptez-vous me priver de respirer comme l'a fait votre père ?

Yolanda : Je n'ai encore ce pouvoir.

Orlando : Cela viendra. (Un silence)

Yolanda : (passant devant le feu) Nous n'arriverons à rien de la sorte.

Orlando : Alors, ne faisons que flâner sur tout.

Yolanda : Que suggérez-vous ?

Orlando : Qu'il ne se passe rien ; de temps à autre nous irons nous promener ensemble. Nous deviserons de sujets agréables et futiles, du temps qu'il fait ou bien qu'il devrait faire, du cours final des actions à la clôture et autres fariboles.

Yolanda : Et c'est tout ?

Orlando : Ainsi nous resterons les meilleurs amis du monde.

Yolanda : Je crains que mon père ne l'entende de cette oreille.

Orlando : Essayons tout de même, voulez-vous ?

Yolanda : Sinon ?

Orlando : Nous commencerons à nous haïr.

Yolanda : (avec un petit rire) Qu'en savez vous ?

Orlando : Vous me mépriserez et me détesterez parce que le pouvoir ne se partage pas. Je vous haïrai car vous serez celle qui désormais me retiendra prisonnier.

Yolanda : Que faites-vous de l'Amour ?

Orlando : Peut-être existe-t-il quelque part mais pas ici. De toutes les manières il ne se fait à la commande.

Yolanda : (sybilline) Là vous vous trompez. Je sais quelqu'un qui vous pourra fléchir, bel ami. (Elle lui envoie un baiser en soufflant sur la paume de sa main) Je dois y aller ; j'ai bien des devoirs aujourd'hui. Nous allons nous revoir bientôt, très bientôt. (elle sort)

Orlando : Je ne sais ce qui est pire dans la tyrannie mais à coup sûr c'est lorsqu'elle tente parfois de nous enjôler. (La lumière baisse et l'on entend le chaudron bouillir fortement. Un moment se passe et entre Semaras)

Semaras : Le voici, notre phénomène !

Orlando : À qui ai-je le plaisir ?

Semaras : Semaras Sartor, médecin-sorcier de sa Majesté Pasok III l'invaincu, le bienfaisant et toutes sortes de choses ; rebouteux, vétérinaire, alchimiste, guérisseur et pourvoyeur en drogues de toutes sortes pour tous les usages.

Orlando : Vraiment toutes les drogues ?

Semaras : Toutes sans exceptions.

Orlando : Vous faites donc dans le philtre d'amour.

Semaras : Une de mes spécialités apprise de Morgane la fée en personne.

Orlando : Et l'on vous a demandé de vous occuper de moi.

Semaras : En quelque sorte, te persuader de fait.

Orlando : Pour la princesse ?

Semaras : On ne peut rien te cacher, jeune homme.

Orlando : Auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi on s'obstine à vouloir me marier à cette redoutable personne ?

Semaras : Le royaume a besoin d'un héritier. Mâle de préférence.

Orlando : Il n'y a point d'autre parti que moi ?

Semaras : (regardant les ongles de ses mains) Aucun. Pas un de valable en tout cas.

Orlando : Il reste bien trois chevaliers de la Lune.

Semaras : Tu plaisantes ! Ils sont d'une noblesse des plus petite et stupides comme leurs pieds. Le bouffon aimerait bien conclure l'affaire à son avantage mais il est trop court des pattes arrières.

Orlando : Pas vous ?

Semaras : Je ne fais pas dans le genre mante religieuse.

Orlando : Je vois. Un vrai traquenard.

Semaras : Allons, l'ami, quand les choses sont inévitables autant les prendre avec sourire et bonne humeur. La princesse Yolanda n'est laide à faire peur que je sache ; quand bien même le serait-elle il existe des solutions.

Orlando : Ah oui ? Lesquelles ?

Semaras : Chacun se met un sac sur la tête. (Ils rient et Semaras s'assied sur le coffre à côté d'Orlando qui lui fait la place) Bon. Résumons. Tu es le prétendant idéal puisque tu n'as aucune concurrence ; il est vrai que la princesse tient un sacré caractère et qu'il faut se l'appuyer si je peux m'exprimer ainsi.

Orlando : J'avais cru remarquer.

Semaras : Les femmes sont ainsi de nos jours, volontaires, exigeantes, indépendantes et ambitieuses.

Orlando : Je ne vois où est le problème : elles l'ont toujours été.

Semaras : Oui mais elles ne le savaient pas. Maintenant elles sont au courant.

Orlando : Il suffit de les respecter.

Semaras : Certes. (Un silence) Le poste de prince consort n'est pas si déplaisant.

Orlando : Très peu pour moi. Inaugurer les chrysanthèmes...

Semaras : Allons, un petit effort !

Orlando : Pas question !

Semaras : Ah que tu es crispant !

Orlando : Mettez-vous à ma place !

Semaras : Hi, ça non par exemple ! Je me suis fait mon petit rond-point au soleil, non sans mal ; on me fiche une paix royale et toi tu voudrais que je fasse enchrister par cette adepte du passe-moi le sceptre ! Or mais, tu me crois fou à lier ?

Orlando : Et puis je suis républicain.

Semaras : Alors là, nous avons un problème.

Orlando : Pourquoi ?

Semaras : Parce que la République et la Royauté c'est comme chien et chat, constamment en train de se friter méchant. Un

républicain, au début il est tout gentil ; il vous la joue en royauté constitutionnelle. Et au bout du compte il coupe le cou au roi. Il va falloir que tu grandisse d'un grand coup, mon lascar !

Orlando : N'insistez pas.

Semaras : C'est ton dernier mot, vilain crapaud ?!

Orlando : Oui, sans appel.

Semaras : Bon. Bien. Soit. Venez, vous autres ! (Les trois chevaliers entrent en scène)

Ancelin : On nous appelle, nous voici.

Arruns : Comme un seul homme.

Maximilien : Unis dans le devoir et par le devoir. (Ils saluent en frappant le poing sur la poitrine)

Semaras : Parfois ils me fatiguent ces abrutis. Saisissez-vous de lui immédiatement.

Arruns : À vos ordres.

Maximilien : Sans tarder.

Ancelin : Sur l'instant.

Orlando : (se levant et prenant du champ) Qu'allez-vous me faire ?

Semaras : (sortant un flacon de son pourpoint) Rien de bien fâcheux, jeune coq. Tu vas simplement boire ceci. (Les chevaliers entourent Orlando)

Orlando : Et vous les chevaliers pour qui l'honneur compte plus que tout, vous le laisseriez m'empoisonner !?

Ancelin : On obéit aux ordres.

Arruns : C'est même ce que l'on fait de mieux.

Maximilien : Nous sommes payés pour cela.

Ancelin : Pas assez, d'ailleurs.

Semaras : Je veillerai à ce que l'on améliore votre traitement.
Exécution !

Arruns : On nous dit toujours des promesses mais on ne voit rien venir.

Maximilien : Tu te souviens quand nous avons été augmentés, Ancelin ?

Ancelin : Aooooouuuuh !

Orlando : Et quand vous saurez la raison pour laquelle il veut m'administrer sa potion...

Arruns : Nous on se mêle pas des affaires des autres. Lavez votre linge sale vous même. (Ils le saisissent)

Orlando : Attendez un instant ! (Ils lui inclinent la tête en arrière et Semaras débouche le flacon) C'est un filtre d'amour pour me faire épouser la princesse ! (Les chevaliers s'interrompent, relâchent lentement Orlando et se tournent vers Semaras)

Maximilien : Monsieur le Vétérinaire, une petite discussion s'impose.

Arruns : Je dirai même plus un dialogue franc et cordial.

Ancelin : Monsieur l'Alchimiste vous allez céans éclairer notre lanterne. Ce sujet dit-il la vérité ?

Semaras : Cela ne vous regarde pas. Secret d'Etat.

Arruns : Ben voyons !

Maximilien : Cela sent mauvais.

Ancelin : Ceci remugle comme l'égoût. (Ils entourent Semaras)

Semaras : Que faites-vous, pauvres débiles !

Maximilien : Voilà qui n'est pas gentil.

Arruns : Discourtois.

Ancelin : Arrogant même ! On déteste les prétentieux.

Maximilien : Les rogues puants.

Arruns : Les fiers méprisants.

Ancelin : Un peu de goudron avec des plumes lui irait bien au teint ; pas vrai vous autres ?

Maximilien et Arruns : Avec un p'tit bout de torche allumée, Hééé ! (Semaras s'enfuit à toutes jambes ; les chevaliers rient de bon coeur)

Orlando : Merci, messieurs les chevaliers.

Arruns : Pas de quoi, jeune ourson. Maintenant tu vas tout nous expliquer.

Orlando : Avec grand plaisir. (Ils s'assoient en cercle) Je suis ici contre mon gré et on veut me faire épouser Yolanda.

Ancelin : Toi, un roturier ?

Orlando : Oui, ils vous ont écartés comme de trop petite noblesse.

Arruns : (fondant en larmes) Mais, Je... Je l'aime notre princesse !

Maximilien : Nous l'aimons tous.

Ancelin : À tel point que nous avons fait le serment entre nous que celui qu'elle choisirait nous le servirions fidèlement.

Orlando : Là on est bien sur la Lune.

Maximilien : Oui nous sommes les chevaliers de la Lune. (Ils entonnent alors la chanson)

C'est la valse brune
des chevaliers de la Lune
chacun avec sa chacune
la valse du soir.
Ils sont vaillants
toujours aimants
dans le combat ardents
pour leur dame langoureuse.
Et parce qu'ils ont l'honneur
ils sont toujours sans peur
vivant pour le bonheur
d'un baiser de leur belle.

(Ils se donnent l'accolade en riant)

Orlando : Vous êtes charmants, les amis ! Je suis ému.

Arruns : Je ne suis pas sûr d'avoir compris ce que tu disais tout-à-l'heure. Il paraît qu'on est des moins que rien ?

Ancelin : Des butors.

Maximilien : Des nazifutés.

Orlando : En substance, oui.

Arruns : Cela a le mérite de la clarté.

Maximilien : Nous ne sommes point forcés d'être d'accord.

Ancelin : Cela va de soi.

Arruns : Comme dirait le ver.

Maximilien et Ancelin : Tu dis !?

Arruns : À soi comme dirait le ver à soie.

Ancelin : (à Orlando) Vous ne trouvez pas qu'il est à battre ?

Maximilien : À perdre en forêt ?

Orlando : Non. Un peu brut de fonderie seulement.

Arruns : Merci, doux sire. (Un silence)

Ancelin : Et maintenant ?

Maximilien : Il faut réfléchir.

Arruns : Cela n'est pas trop fatigant au moins ?

Orlando : (amusé) Réfléchir comporte son avantage : ne pas coûter cher. Surtout lorsqu'il s'agit de belles choses.

Maximilien : Peux-tu nous donner un exemple ? Vois-tu, nous les chevaliers de la Lune nous ne réfléchissons d'habitude pas beaucoup.

Arruns : Ouais. On préfère l'action.

Ancelin : La réaction.

Orlando : L'un n'empêche l'autre.

Maximilien : On est tout ouïes.

Orlando : Si je vous dis que le monde est une gigantesque théière vous avez deux options : me dire que je suis fou ou bien demander quand est-ce que l'on verse le thé. Ces options entraînent respectivement deux autres : dans le premier cas vous êtes en apparence sensé mais vous manquez d'humour ; dans le second cas vous êtes en apparence aussi fou que moi ou bien vous avez de l'humour.

Ancelin : Bigre !

Maximilien : Soufre et crampe !

Arruns : Oui-da, l'ami mais il y a une autre option : je déteste le thé.

Orlando : Nous pouvons remplacer la théière par une cafetière.

Arruns : Café arabica ou robusta ?

Orlando : Cela change-t-il quelque chose ?

Arruns : Ah pardon ! Le goût a tout à voir ; avec le robusta on

se prend un wagon de caféine et sa saveur c'est du corsé ; avec l'arabica on cultive l'arôme. Bien sûr tu peux mélanger.

Orlando : (riant) Vous avez compris !

Ancelin : Je me demande ce qu'ils ont mangé ce midi ?

Maximilien : Ça devait pas être du premier choix.

Ancelin : P'être même du frelaté, qui sait ?

Arruns : Je vous signale que nous avons mangé pareil.

Maximilien : Mmmm. Oui, ce jambon m'a paru suspect.

Ancelin : Il y avait des points blancs qui se déplaçaient sur la couenne.

Orlando : Vous voyez, réfléchir n'est pas forcément lié au digestif.

Arruns : Que voici une belle maxime ! Je la replacerai.

Maximilien : (moqueur) Sur ton blason, peut-être ?

Arruns : Et pourquoi pas ?

Orlando : Quelle est votre devise ?

Arruns : Qui pleure sous la quenouille, rira à la dérrouille.

Ancelin : J'aurais vu une autre rime.

Arruns : Très drôle ! La tienne ne vaut guère mieux.

Orlando : Quelle est-elle ?

Ancelin : (avec force) Ce que tiens fermement, ne lâche que fièrement.

Orlando : (à Maximilien) Et vous ?

Maximilien : Chat qui monte sur un mouton s'en va aussi au court bouillon.

Orlando : Quelle étrange devise !

Arruns : Il est un peu plus récent en titres de noblesse. (Un silence)

Ancelin : Bon, compagnons ; ceci demeure fort réjouissant mais nous devons prendre un parti.

Maximilien : Ah oui ? À quel propos ?

Arruns : La princesse Yolanda.

Maximilien : Où avais-je la tête !?

Ancelin : Je vais lui demander sa main.

Arruns : Non, moi !

Maximilien : Cet honneur me revient étant le plus âgé.

Ancelin : Je suis le plus fort au combat !

Arruns : Que tu dis.

Maximilien : J'en ai désossé pour moins que ça.

Ancelin : Tu veux t'y froter, mon bel ouvre-boîte ?

Maximilien : Quand tu veux, pou du soir. (Ils s'empoignent)

Orlando : (les séparant) Allons vous n'allez point vous battre ; des fiers chevalier tels que vous, emplis d'honneur et de sainte continence ! J'ai une meilleure idée.

Ancelin : Tu as raison, l'ourson. Parle.

Orlando : Pourquoi n'iriez-vous pas lui demander sa main tous ensemble ?

Arruns : Tu veux dire qu'elle nous épouse tous les trois ?

Maximilien : J'avoue que je n'y avais pas pensé.

Ancelin : Et tu crois qu'elle accepterait d'être polygame ?

Orlando : De nos jours il faut s'attendre à tout.

Arruns : Mais de fait, par le fait, si fait, il faudrait instaurer un tour de rôle.

Maximilien : Que personne ne soit lésé.

Orlando : Il y a six jours dans la semaine et vous êtes trois ; cela vous fait deux jours pour chacun et le dimanche pour que tout le monde se repose.

Ancelin : Tu es génial, l'Ingénieur !

Arruns : On tirera au sort pour savoir qui commence.

Maximilien : Moi, je pose une option pour le lundi et le jeudi.

Ancelin : Je te vois venir : tu fais l'impasse sur le mercredi parce qu'il y a pas école.

Maximilien : Les moutards en troupeau cela me donne des rayures.

Arruns : Bon et si on y allait, parce qu' avec un peu de chance on la trouvera à la fin de sa partie de croquet.

Orlando : La princesse Yolanda joue au croquet ?

Ancelin : Tous les soirs de cinq à sept.

Maximilien : C'est invariable.

Arruns : Elle assume ses charges avec dignité et ponctualité.

Orlando : Je vois.

Arruns : Et si on lui racontait une histoire pour finir ; tiens, celle

du chevalier Jehan de la Mandale et de Dame Bégonia sa nana.
(Il se met en position déclamatoire) Or donc elle estoit
d'entendement escharsement hourdée...

Maximilien : (lui donnant une bourrade) Nous n'avons pas le
temps, Arruns !

Ancelin : Nous te saluons, l'Ingénieur ; mille grâces pour tes
judicieux conseils. (Ils sortent)

Orlando : De la grâce j'ai l'impression qu'il vous en faudra
beaucoup. (Il se rassied ; le chaudron se remet à bouillir
doucement. La lumière s'éteint.)

POUVOIR QUAND TU NOUS TIENS.

(Même scène avec le chaudron en train de bouillir doucement ; entrent Yolanda et Elisende)

Yolanda : Alors tu es contente maintenant !? J'en ai soupé de tes intrigues et manigances ; je suis sûre que c'est toi qui m'as envoyé ces trois stupides chevaliers pour me demander ensemble ma main !

Elisende : N'importe quoi ! J'aurais bien aimé après tout mais avoue donc que cela ne t'as pas déplu, princesse Mijaurée.

Yolanda : Voilà qui est trop fort ! Es-tu sûre de vouloir garder ta tête sur tes épaules ? Je suis la princesse Yolanda d'Endor, héritière unique du roi !

Elisende : Et moi Dame Elisende, maîtresse en titre du roi ton père qui tant qu'il vivra m'obéira au doigt et à l'oeil.

Yolanda : Ce que c'est le pouvoir du sexe !

Elisende : (tournant sur elle-même) Les atouts que la Nature nous a donnés, il faut les employer à outrance.

Yolanda : En parlant d'outrance, ma cocotte, tu surabuses ces derniers temps.

Elisende : (négligemment) Tu veux parler de mes décolletés ?

Yolanda : Si ce n'était que cela !

Elisende : Mes talons hauts peut-être ? La jalousie est un vilain travers, ma chochette.

Yolanda : Tu crois que je n'ai pas remarqué ton manège avec Orlando ? Tu lui tournes autour en cercles concentriques que cela est indécent.

Elisende : Il n'a pas l'air de s'en plaindre, ma foi.

Yolanda : Les hommes sont tous les mêmes quand on les caresse dans le sens du poil.

Elisende : Pour une fois nous sommes bien d'accord ; question caresses, j'ai sur toi un énorme avantage.

Yolanda : Il est à moi, je t'interdis de l'approcher !

Elisende : Oooh ! Je suis si impressionnée ! Pas encore tombé sous ton charme invincible apparemment. Comme on le comprend.

Yolanda : Tu abuses de ma patience ! Je vais te faire arrêter.

Elisende : (riant aux éclats) Ah oui ! Comment vas-tu t'y prendre princesse Péronelle ? Depuis que ces chevaliers t'ont demandée en mariage et que tu as refusé, ils ont quitté la cour pour devenir chevaliers errants. L'un est revenu sur ses terres de Tycho Brahé, l'autre traîne ses semelles sur l'Olympos mons et le dernier se lamente en plein milieu de la mer de la Tranquilité.

Yolanda : Qu'ils y restent !

Elisende : Bourrelle des coeurs, va ! (Elle rit puis s'arrête d'un coup) Si j'étais toi, je me tiendrais bien coîte, bien gentille comme une petite princesse sage qui attend son heure pour monter sur le trône paternel encore chaud de ses augustes fesses.

Yolanda : Tu me menaces ?

Elisende : Non, je te conseille, princesse Pimbêche.

Yolanda : (très froide) Si j'étais toi, je me méfierais de ce que je mange et bois.

Elisende : Mmmm. *Quod me nutrit me destruit*, pas vrai ? Ce qui me nourrit me détruit. Crois-tu que je t'ai attendue pour faire goûter mes plats ?

Yolanda : Par qui ?

Elisende : Ton père, voyons.

Yolanda : Elle a osé !

Elisende : Nous partageons le même amour, Pasok et moi ; tu ne peux pas comprendre.

Yolanda : Ce que je comprends c'est que tu n'hésiterais pas à me faire passer de vie à trépas.

Elisende : J'avoue y avoir songé.

Yolanda : Qu'est-ce qui t'a retenu ?

Elisende : Trop compliqué et surtout trop risqué, pour l'instant du moins. En outre j'ai un peu plus de classe dans l'intrigue.

Yolanda : Que veux-tu dire ?

Elisende : L'intrigue ou le complot, si tu préfères, demeure un art véritable. Une machination doit nous donner du plaisir depuis le début, à partir du moment où elle s'échaffaude petit à petit, jour après jour, afin d'atteindre son paroxysme jusqu'à la chute finale en apothéose. On doit jouir de l'angoisse de la victime qui se transforme peu à peu en terreur ; il convient évidemment de rester impassible, atone, indifférent comme une divinité supérieure. Et si l'on vient te demander protection, répondre que l'on ne peut se battre contre tout le monde. Il y en a qui s'essaient à la feinte compassion ; moi je trouve cela inutile. Un trop plein de perversité nuit à la perversité.

Yolanda : Je retiens la leçon.

Elisende : Ne fais pas ta bêcheuse, tu es aussi douée que moi.
(Un silence)

Yolanda : Où as-tu appris ces beaux principes ?

Elisende : En regardant les hommes faire. Et toi ?

Yolanda : J'ai fait un diplôme de communication.

Elisende : La pratique et la théorie si l'on peut dire.

Yolanda : Question pratique, je m'exerce.

Elisende : Tu as raison, princesse Pimpesouée. Rien ne vaut l'expérience et comme l'expérience n'est pas transmissible...

Yolanda : Ceci fait toute la différence. Tu n'es pas bien difficile à deviner.

Elisende : Vraiment ? Dis toujours.

Yolanda : Orlando te ferait un parfait consort.

Elisende : Tout comme toi.

Yolanda : Je t'ai dit qu'il m'appartenait.

Elisende : Te voilà bien prétentieuse, bien sûre de ton acquis.

Yolanda : Je suis légitime, moi.

Elisende : Pas plus que je le suis. Moi, je l'écoute.

Yolanda : Et tu crois qu'il t'en sait gré ?

Elisende : Les malheureux adorent qu'on les écoute, qu'on leur montre de la compassion. Ainsi ils se sentent moins mal ; ils croient alléger leur fardeau alors qu'ils ne parlent que de simples banalités. C'est à la portée de n'importe qui de tomber dans la disgrâce.

Yolanda : Et cela marche ?

Elisende : Pour lors il se méfie, il parle peu. Je le crois très idéaliste comme tous les poètes.

Yolanda : Il changera ; tout passe.

Elisende : Je ne crois pas ; les véritables poètes, d'après ce que je sais, sentent les choses les plus subtiles. Ils sont faits d'une autre étoffe que la notre.

Yolanda : Serais-tu en train de tomber amoureuse ?

Elisende : Et toi ?

Yolanda : Je n'ai pas le temps. Je travaille beaucoup.

Elisende : Bien entendu ; le travail. Nos caractères diffèrent en cela : là où tu veux l'efficacité à tout prix moi je désire le plaisir.

Yolanda : J'aurai tôt ou tard le plaisir de te mettre au pas.

Elisende : Peut-être... Mais songe bien que tu pourrais d'ici peu te retrouver à bouillir dans ce chaudron. (Elle sort à reculons, en riant doucement)

Yolanda : La garce !

Elisende : (de loin) Vous en êtes une autre princesse Aspic.

Yolanda : Il me faut agir vite.

(La scène s'assombrit et l'on entend un grand bruit de crécelle d'orchestre)

La scène s'éclaire à nouveau, inchangée avec Pasok, Semaras et Radox.

Pasok : Je vous ai convoqués parce que ma fille est venue me prévenir d'un complot.

Semaras et Radox : Un complot contre votre Majesté !

Pasok : Contre qui voulez-vous que l'on complotte ici sinon contre moi ?

Radox : Il y en a qui complotent contre tout le monde.

Semaras : Ah oui ? Des noms !

Radox : Je n'ai pas de preuves suffisantes or cela viendra.

Semaras : Comment il se sent le roi aujourd'hui ?

Pasok : Je ne me sens pas très bien, à mourir, surtout depuis que nous n'avons plus d'armée. J'ai des sueurs puis je suis glacé ; soudain une grande fatigue m'envahit et j'ai perdu l'appétit. Vais-je défuncter monsieur le Médecin ?

Semaras : Bien sûr que tu vas mourir, roi, et assez vite si tu continues de la sorte.

Radox : Que préconisez-vous ?

Semaras : Il me faut d'abord l'examiner. (Il s'approche de Pasok, lui prend la tête par les tempes, le regarde dans le fond de l'oeil)

Bien jaune la cornée. Tire la langue, ta majesté. Mmm, que c'est chargé ! (Il lui fait jouer l'avant bras sur le bras) Raideur de l'articulation et du condyle. (Il lui tire une oreille et regarde à l'intérieur) Pas très propre tout ceci. (Il le fait mettre de dos, remonte la chemise sur le cou et la main gauche à plat tape dessus avec l'index et le majeur de la main droite) Aucun corps caverneux en résonance. Tends la main droite, ta magnificence ; la gauche maintenant, les bras bien horizontaux. Voilà. On tremble un chouïa, pas vrai. (Il tâte le ventre) Bon ce sera tout.

Radox : Votre diagnostic ?

Semaras : Rien de bien grave. Sa sérénité souffre de sédentarité, d'un excès de bonne chère d'où engorgement du foie et de la vésicule, d'un stress chronique et enfin de son âge certain.

Pasok : Que me prescriis-tu ?

Semaras : Contre l'âge je n'y peux pas grand chose sinon un beau placebo, à la rigueur. Contre le reste il faut un peu de diète, arrêter la viande rouge oxydante, l'alcool, les mets échauffants et la charcuterie, faire un peu d'exercice.

Pasok : Du genre ?

Semaras : Le vélo, la marche ou le yoga.

Pasok : Un vrai conte de fée.

Radox : Majesté, votre "médecin" est un incapable !

Semaras : Répète un peu ça, mou du genou !

Randox : Moi je sais ce qu'il vous faut, votre Grâce : un bon procès d'opposant.

Semaras : Et tu penses à qui en particulier, cancrelat ?

Pasok : On se calme vous deux. J'ai parlé d'un complot.

Randox : Vous en connaissez les auteurs ?

Pasok : Ma fille prétend que Dame Elisende projette de m'assasiner, de la tuer et d'épouser Orlando pour régner.

Semaras : Ta maîtresse en personne ; ah la coquine !

Randox : Je savais que ces deux là ne s'aimaient pas mais à ce point !

Pasok : Je suis dans un dilemme cornélien.

Semaras : Un petit séjour à la campagne pourrait être prescrit pour la santé de dame Elisende.

Randox : Un cul de basse fosse, oui !

Pasok : Et qui me porterait le déjeuner au lit tous les matins ?

Semaras : Ta fille, ta royauté.

Pasok : Cela n'a rien à voir. Je suis contre l'inceste.

Radox : Voilà qui demeure délicat.

Semaras : Peu soluble.

Pasok : Je vous paie pour trouver des solutions !

Radox : Nous manquons de présences féminines.

Semaras : Oui certes mais quand il y en a de trop on ne sait plus où donner de la tête.

Radox : Monsieur le Médecin il vous incombe de trouver l'issue.

Semaras : Je ne suis pas un administrateur comme toi.

Radox : Je suis Bouffon du roi.

Semaras : C'est exactement du pareil au même. Fais pour le mieux !

Pasok : (menaçant) Alors, j'attends.

Semaras : Heureusement qu'il y en a qui ont de la ressource. Nous allons faire appel à Jokarias.

Radox : Qui est Jokarias ?

Semaras : Jokarias Phainaké est la sorcière d'Enidor, la plus puissante et la plus teigne que je connaisse. Face à elle je ne suis qu'un enfant balbutiant.

Pasok : J'ai interdit la sorcellerie dès le début de mon règne.

Radox : Vous avez entendu, monsieur le Médecin ?

Semaras : Tu as une autre solution, Chef Mongoyo ?

Radox : Non. Mais s'il n'en tenait qu'à moi...

Semaras : Je dois me rappeler les mots... (il fait un intense effort de réflexion en serrant les poings) J'y suis !

Ekéten Baloun Kaidas !

(Un moment se passe sans rien)

Pasok : Vous n'avez pas beaucoup de résultat, monsieur le Médecin et je n'aime pas... (le chaudron se met à bouillir bien fort, dégage de la vapeur)

Semaras : Un peu de patience, ta Nullité.

Radox : Qu'avez-vous dit ?

Semaras : C'est à toi que je m'adresse pas au roi.
(Le chaudron se met à siffler très aigu et Jokarias paraît)

Jokarias : Je te préviens, scieur d'os, que mes tarifs ont augmenté sérieusement depuis la fois dernière.

Semaras : Bienvenue à votre méchanceté Ô Jokarias la Grande, vernis à ongle de Satan, sceptre de Belzébuth, juleps de Tervagan, parfum de Béhémoth, béquille d'Asmodée...

Jokarias : Abrège les salamalecs, fils d'Esculape et dis-moi pourquoi tu veux faire appel à mes services.

Semaras : Le roi Pasok III, ici présent en chair, en os, en peau et avec toutes ses mitochondries, est confronté à une tentative de méchant complot.

Jokarias : Or c'est pour ça que tu me déranges ! Quoi de plus banal pour un roi ou un tyran de se faire assassiner ? Il me semble que le métier comporte ce genre de risque, non ?

Radox : Oui mais là nous sommes devant un cas d'exception.

Jokarias : Qui c'est ce gazier ?

Semaras : Pas grand chose : le bouffon du couronné.

Radox : Je ne vous permets point !

Jokarias : Ils sont pacsés ?

Semaras : (riant) Non, nôtre souverain fait dans le classique hétéro, mâle alpha, sexuel compulsif, mangeur de viande rouge, liste civile à rallonge... etc.

Pasok : Je vous rapelle qu'il s'agit de ma haute sécurité et de mon trône !

Jokarias : On se calme et on explique.

Radox : En bref la maîtresse en titre de sa majesté royale veut l'assassiner pour prendre sa place en mettant un consort sur le trône. J'oubliais : la princesse héritière veut aussi épouser le même consort et bien entendu la maîtresse du roi veut sa perte.

Semaras : Joli petit panier d'anguilles !

Jokarias : Bah ! On dirait un mauvais scénario de sitcom.

Pasok : Auriez-vous une solution satisfaisante pour résoudre la situation ?

Jokarias : Tout dépend.

Radox : De quoi ?

Jokarias : Si sa gracieuse magnificence veut se comporter en vrai tyran qui en a ou s'il a du jus d'endive dans les veines.

Pasok : Je suis le roi de la Lune !

Jokarias : Si vous le dites. (Un silence) Bon, on va pas y passer jusqu'à la tonte des moutons, mes chéris. Je vous prépare un bon petit venin, un tue-moi-le-Socrate que vous mettrez dans le thé, les petits gâteaux ou dans l'orangeade et l'affaire sera réglée.

Radox : Cela nous avons déjà pensé, voyez-vous.

Jokarias : Où est le lézard ?

Semaras : Notre insigne despote éclairé tient à sa maîtresse.

Jokarias : Bien. Alors on décanille le consort.

Randox : Sa majesté désire une descendance directe issue de la princesse Yolanda, sa fille.

Jokarias : Et vous n'avez pas de la pièce détachée ?

Pasok : Pas depuis la pluie de météorites.

Semaras : Voici pourquoi j'ai fait appel à votre concours précieux.

Jokarias : Hmm. Vu... D'abord parlons de mes honoraires.

Pasok : Si vous résolvez cette situation ô combien fâcheuse, vous aurez une participation active dans ma holding immobilière Agryp and Jucy.

Jokarias : Pas suffisant.

Randox : Vingt pour cent sur les royalties du patrimoine immobilier.

Jokarias : Pas mal. Et puis ?

Pasok : Le titre de vicomtesse de Mare Nectaris.

Jokarias : Duchesse serait plus approprié.

Semaras : Juste !

Radox : Cela vous suffira-t-il ?

Jokarias : Une rente souricière pour mon chat Astaroth ; il se fait vieux et ressemble de plus en plus à un presse-papier.

Pasok : Nous consentons. Monsieur le Bouffon vous préparerez les papiers nécessaires.

Radox : Une convention de partenariat, votre Majesté, avec clause de résiliation par consentement mutuel comme de juste. (Un silence) Maintenant madame la nécromancienne nous vous écoutons. Quel est votre plan ?

Jokarias : Et tu crois, bouffe-galette, que je vais dévoiler mes batteries pour que tu ailles tout répéter à ceux que tu subventionnes ? Pas question !

Radox : Votre majesté ! Elle abuse !

Semaras : Elle a raison ; sécurité avant tout.

Pasok : Soit. Mais faites vite. Venez, laissons-là ourdir sa vilaine histoire. (Ils se retirent ; Jokarias tourne en rond autour du chaudron, les mains dans le dos en grommelant)

Jokarias : Mmm... Pas facile... Options foireuses... Tous des phalocrates... Méchante limonade... (la lumière s'éteint)

Même décor avec le chaudron dont le couvercle a été enlevé ; il est en raisonnable ébullition. Jokarias s'affaire autour en ajoutant des ingrédients divers qu'elle tire d'un sac de type supermarché.

Jokarias : Et une pincée de rêve de pucelle énamourée, une patte d'araignée de mer suédoise, une tranche de panse de brebis farcie, trois mouches à vinaigre dont l'une aux yeux bleus, un brin d'humour new-yorkais, un mois de revenu d'insertion, un bulletin de vote corse... (elle hume et tourne avec une grande cuillère)
Bon, l'affaire se présente au mieux ; un zeste de bitcoin et ce sera parfait ! (Entre Orlando) Ah te voici, belle gueule ! Je n'attendais plus que toi.

Orlando : Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

Jokarias : Non mon kinkin, tu ignores qui je suis et si je te le disais tu partirais en courant.

Orlando : Je devine sans peine : vous êtes une sorcière.

Jokarias : Perspicace, le pékinois ! Comment as-tu deviné ?

Orlando : Voilà qui coule de source ; nous sommes sur la Lune, vous préparez un chaudron, vous êtes vêtue de noir, plus toute jeune mais encore séduisante. Vous êtes une sorcière en train d'officier.

Jokarias : Bonne déduction, mon petit poulet. Saurais-tu me dire ce que je fais présentement ?

Orlando : Bien entendu.

Jokarias : De mieux en mieux ! J'écoute.

Orlando : Vous préparez un philtre pour endormir toute cette petite cour de tristes pantins.

Jokarias : Remarquable ! Comment as-tu deviné ?

Orlando : Vu la situation actuelle dans ce coin d'univers pétri d'intrigues, à moins de faire périr tout son monde, il ne reste que cette issue.

Jokarias : On mitonne un petit somme à toute la maisonnée, disons durant cent ans et au réveil tous ces braves gens sont frais comme des gardons, ont tout oublié afin d'être prêts pour de nouvelles aventures.

Orlando : À une exception : moi-même

Jokarias : Voyez-vous ça !

Orlando : Je veux rentrer chez moi.

Jokarias : Tu demandes beaucoup. J'avais d'autres plans à ton égard

Orlando : Je devine.

Jokarias : Ceci m'étonnerait.

Orlando : Il se trouve que j'ai lu quelques livres.

Jokarias : Le *Malleus Maleficarum*, peut-être ?

Orlando : Entre autres.

Jokarias : Alors tu sais que nous mentons beaucoup.

Orlando : Pas plus que la plupart des hommes.

Jokarias : Nous aimons par dessus tout les manipuler.

Orlando : Vous devriez sans peine réussir dans la banque.

Jokarias : Tu as de l'esprit, oison ; ceci me plaît. (Un silence)
Je te propose un contrat : tu me sers, disons, durant cent soixante douze trimestres et je te ramène dans tes pénates.

Orlando : Toute une vie ou presque.

Jokarias : Le marché se tient. Tu pourras ensuite planter tes choux pendant au moins vingt ans.

Orlando : J'en doute fort.

Jokarias : Veux-tu me dire pourquoi ?

Orlando : Parce que comme employeur je vous vois assez intraitable, du genre marche ou crève. Ce qui aboutit nécessairement à ce que l'on sait : le trépas avant l'heure.

Jokarias : Coriace avec ceci ; cela me plaît encore plus ! Je vais faire une exception pour toi : je vais t'aider.

Orlando : Pour qu'elle raison ?

Jokarias : J'aime les personnes intelligentes, dotées d'un brin de courage. Cela me repose de tous ces jocrisses.

Orlando : Je n'ose y croire. Depuis quand une sorcière fait-elle dans la gratuité ?

Jokarias : La gratuité ! Quelle horreur ! Rien ne nous empêche d'avoir des principes, mon bichon, tout en gardant un oeil sur notre compte en banque.

Orlando : Que devrais-je faire ?

Jokarias : Tu es Poète paraît-il ?

Orlando : À mes heures, oui.

Jokarias : Ne me dis pas d'âneries : on est Poète à plein temps, fabriqué pour avec le certificat qui va avec.

Orlando : (amusé) Si vous voulez.

Jokarias : Un peu que je veux ! Or donc je vais t'aider ; en retour tu vas me jurer de rester Poète à vie avec de loin en loin des choses qui me seront destinées perso.

Orlando : Vous seriez donc ma muse ?

Jokarias : Tu veux une claque ? (Ils rient)

Orlando : Comment allez vous les persuader d'ingurgiter votre préparation ? Toutes et tous sont très méfiants.

Jokarias : Les Horaces et les Curiaces, tu connais ?

Orlando : L'un après l'autre.

Jokarias : Tout juste et l'une après l'autre aussi. Aide-moi.
(Jokarias manie la grande cuillère et peu à peu remplit des petites fioles que lui tend Orlando. Ce manège dure un moment, le temps de remplir cinq fioles)

Orlando : Pourquoi cinq ?

Jokarias : Une pour chaque convive. Quitte à empoisonner, il faut de l'égalité et de l'efficacité. Bon maintenant, on laisse infruïser et je me repose ; c'est crevant d'être méchante. (Elle s'écarte un peu, s'allonge sur le sol et s'endort la tête sur son bras droit. Sur le fond de la scène paraît une belle vue de la Terre)

Orlando : Vais-je enfin pouvoir échapper à ce rêve mauvais ? Terre de légendes et de songe là-bas est mon pays ; quelles sont ces merveilles qui m'attendent ? Quels sont ces rêves que je n'ai pas encore rassemblés ! Je puis dormir toute une vie encore, ne pas finir ce que j'ai entamé ; laisser épars sur une telle grève d'exil mes actes dispersés. Or j'emporte avec moi ces secrets inconstants, pouvant en faire une chimère d'or qui elle-même imagine le fantoche que je suis...

Et je me dis en contemplant ce monde : le cycle du destin de l'homme demeure funeste ; il s'endort avec le vent, se réveille dans la sécheresse. Pénurie du coeur, fanatisme d'esprit, il n'a de

cesse de détruire et de s'en glorifier. (Un silence) On croît exister mais en fait ce n'est rien que chiffres illusoire. Il m'a fallu presque toute ma vie pour le comprendre. J'ai vécu très longtemps comme en dehors de moi-même, sans attendre, pétri de peurs, de craintes infondées, de désirs immédiats et de plaisirs non nécessaires ; de la sorte j'ai traversé sans savoir la Beauté sans la voir. La vie, sans trêve, nous étreint... Mais le cercle est rempli d'épines ; que faut-il rechercher ? La langueur, la nonchalance, ce qui d'un rien fait un tout ? Je regarde ce monde et il ne me plaît pas ; je l'arpente, je le mesure en vain. Je suis tel un roi en hiver... (Il dit la poésie)

MONDE

Où es-tu joie du monde ?
Je m'empare des cieux
les étoiles tombées sans bruit
viennent étreindre les flots.

Loin de ma vie, loin du soir
se tissent les plans du jour
le vent renaît splendeur, parole
il dit que la haine est partout.

Raconte encore l'histoire merveilleuse
du roi qui voulut construire la ville
la plus belle qui soit pour juste une fois
la contempler avant de rejoindre les morts.

Fallait-il la bâtir dans les déserts de sable
ou bien au plus profond du noir séjour
sous la terre blessée par les outils de fer
enfiévrée en la jungle où erre le grand fauve?

Ce roi qui en hiver vivait
passa ainsi de rêve en rêve
vêtu du blanc manteau de neige
tenant le sceptre du mensonge.

Son temps fut écoulé, inutile
ses forces le quittèrent soudain
et dans son peu de vie qui restait
il vit venir une nuée splendide.

Une gloire faite d'or et cristal
où se tenait la ville miraculeuse
le songe du jaguar à la clameur divine
l'appelant par son nom une dernière fois.

Petit roi du monde, orgueil qui tue
n'espère pas rejoindre l'heureux séjour
si ton manteau couvert de sang ne quitte
si tu ne fais la juste paix.

(Jokarias se relève)

Jokarias : Voilà ce que c'est que d'être plus vieille que les choses
vieilles ; de temps en temps il faut se reposer. (Elle s'époussette)
Comment me trouves-tu, cracheur d'encre ?

Orlando : Parfaite. Je vous trouve parfaite.

Jokarias : Vil flatteur ! (Elle le prend par le menton et le secoue un peu) Ça y est, tu as repris ton souffle après ton beau couplet ?

Orlando : Vous m'avez entendu ?

Jokarias : J'en ai pas perdu une miette.

Orlando : Vous devez me trouver stupide.

Jokarias : Non, je te trouve à croquer. Toi, au moins tu as du jus saignant dans les veines ! Pas comme les autres sur cette piste de danse.

Orlando : Vous ne me pensez pas ridicule ?

Jokarias : Que vas-tu chercher là ? Moi aussi j'ai été jeune et belle, la tête farcie de graves idées et de doutes armés. Maintenant que me voici un peu moins jeune et toujours aussi belle, je sais quoi faire dans la vie.

Orlando : Que faites-vous ?

Jokarias : Des riches ; il y a trop de pauvres or quand il y a trop de pauvres cela devient dangereux. Cependant je vais te dire une bonne chose, crapaud chéri : Les territoires de la nuit sont indicibles, parcourus en une seule fois. Retiens bien cela. À présent allons les enfler !

(Ils sortent ; entrent le roi Pasok et le bouffon Randox)

Radox : Je me méfie, votre Majesté !

Pasok : Moi aussi, c'est une seconde nature.

Radox : Cette sorcière m'a tout l'air d'une charlatane.

Pasok : Voilà qui demeure du domaine du possible. Mais voyons ce qu'elle nous proposera. Je suis impatient.

Radox : Encore quelque filtre !

Pasok : Tant que ce n'est pas moi qui dois le boire.

Radox : Je me demande comment elle va s'y prendre.

Pasok : Comme toi tu le fais pour un plan social ou encore une séance avec les syndicats.

Radox : Les syndicats n'existent plus depuis que nous les avons remplacés par l'unique officiel.

Pasok : Où avais-je la tête !

Radox : Je parie qu'elle va organiser une réunion de conciliation.

Pasok : Tu délirés ! Si tu veux assister aux jeux du cirque il n'y a pas mieux indiqué.

Radox : Elle va peut-être tenter le quoi qu'il en coûte ?

Pasok : Déjà que le Trésor est à sec ; je te rappelle qu'on est sur le sable.

Radox : Sur le sable il y en a qui creusent.

Pasok : Oui, leur tombe assurément.

Radox : Plutôt que ces agissements archaïques, sorcellerie et compagnie, j'ai une stratégie à vous proposer, votre Grandeur.

Pasok : Dis toujours.

Radox : De la royauté absolue de droit divin nous passons à une royauté élective avec suffrage universel ou bien par grands électeurs, au choix.

Pasok : Poursuis ton idée.

Radox : Comme cela les ambitieux peuvent se déclarer, de la sorte on les repère.

Pasok : D'accord mais le risque demeure qu'ils gagnent.

Radox : Aucune chance ; on organise un électorat captif tout ce qu'il y a de plus docile. À commencer par les vieux. Un petit vieux ou une petite vieille c'est craintif, ça aime pas les étrangers, ceux du village d'à côté, les mal blanchis, bref tout ce qui ne leur ressemble pas. On leur envoie une boîte de chocolat à Noël, un peu de foie gras, une rose pour les dames et c'est emballé. Pour les plus jeunes on distribue les logements sociaux à bon escient pour ceux qui votent bien ; on fait de la voirie, surtout ce qui est bien visible en réutilisant le plus possible.

Pasok : Avec du vieux on fait du neuf.

Radox : Bien entendu, votre Sérénité. Les vieux ont de surcroît un grand avantage sur les jeunes.

Pasok : Oui, lequel ?

Radox : Ils vont toujours voter même lorsqu'ils sont morts.

Pasok : Je pense que cela sera insuffisant.

Radox : J'ai prévu le coup.

Pasok : Tu es habile, à ce que je vois.

Radox : Il nous faut des entreprises sympathisantes qui auront à coeur de garder une neutralité bienveillante vis-à-vis de nos concurrents.

Pasok : Tu veux dire ?

Radox : Que moyennant quelques contrats et échanges de bons procédés, elles mettront leur petite obole là où il convient. Et par dessus tout il nous faudra un bon plan de communication.

Pasok : Peux-tu éclairer mon lampion ?

Radox : De nos jours on est communicant ou on est illisible et si l'on est illisible, on est inéligible.

Pasok : On avait pas les Jésuites pour cela ?

Radox : Ils ont beaucoup baissé. Non, il faut des gens jeunes,

dynamiques, propres sur eux, avec au moins deux cent cinquante mots de vocabulaire, qui manient l'anglais commercial comme pas deux.

Pasok : Mais encore.

Randox : Le plus parfait mépris pour le savoir, l'arrogance en bandoulière, un beau parcours diplomant, trente à quarante ans au compteur pas plus sinon ils doivent se reconverter dans la gestion de maisons de retraite. J'oubliais : il les faut en équipe comme cela on peut les faire s'entre-dévorer comme des requins dorés qu'ils sont.

Pasok : Quel sera leur travail ?

Randox : Trouver des slogans, susciter sans cesse des polémiques contre vos opposants. Bien entendu vous serez l'arbitre de ces joyeuses joutes ; n'oubliez point de payer grassement tout ce petit monde, Majesté.

Pasok : Avec quoi, Mon Dieu ?

Randok : Des promesses, des caresses, des médailles et des impôts indirects. Il n'y a pas plus injuste que l'impôt indirect et là on touche au grandiose.

Pasok : Explique-toi.

Randox : Il vous restera au besoin l'arme absolue : la baisse de l'impôt direct. Ceux qui baissent l'impôt, le peuple les adore. On appelle ceci un coup de pouce.

Pasok : Pour augmenter les taxes sur tout et n'importe quoi, je suppose.

Radox : Particulièrement en cas d'inflation sévère : on blinde tout le monde, sauf les riches qui votent bien et on distribue mal des chèques-assistance pour les plus démunis.

Pasok : Tu m'intéresse bougrement. J'hésite toutefois à me séparer de mon statut divin.

Radox : Là aussi, Majesté, un peu de modernité ne nuit guère. On administre, on ne fait surtout pas l'ordre du monde, on ne doit même pas essayer de le modifier : en définitive il faut que tout change pour que rien ne change.

Pasok : Et que fais-tu de la Police, de l'Armée ?

Radox : Il va falloir trouver le moyen de récupérer ces chevaliers que votre fille a éconduits. Elle devra faire un effort de gestion des crises, après tout, si elle doit vous succéder.

Pasok : Je lui en toucherai deux mots.

Radox : Bien entendu nous reverrons leur équipement. Finis les blasons, armoiries, oriflames, épées, hallebardes et autre stupide quincaillerie. Nous aurons désormais des technico-commerciaux, des computers et des écrans tactiles. Nous leur ferons passer sans cesse des tests d'évaluation.

Pasok : Présenté comme tu le fais on ne peut que s'y intéresser. Et j'aurai le droit de dire des mensonges tout le temps sans me faire pincer ?

Radox : C'est bien le but ultime. Tout le monde votera pour vous, la moitié du monde insultera l'autre moitié et inversement. Ainsi nous serons de grands pacifistes car de fait nous n'aurons plus besoin de nous faire la guerre comme autrefois. Votre programme sera par dessus tout la tranquillité publique et l'ambition discrète.

Pasok : (s'exaltant) Ah ! Mentir ! Mentir ! Mentir !

Radox : (s'exhaltant) Ouiiii, Votre Méchanceté !

Pasok : (froidement) Quant à ceux qui voudront dire la Vérité ?

Radox : Ah ! Ceux-là ? On leur fera des procès pour terrorisme. (La lumière s'éteint d'un coup avec un craquement sec et fort)

INTERMEZZO



ce moment de la pièce, l'ensemble des comédiens doit se réunir sur scène en entrant en file indienne, les deux mains sur les épaules de la personne qui précède, balançant leurs jambes, en portant sous l'aisselle une frite de piscine de couleur différente. Ils se disposeront en cercle, le roi au centre en train de pérorer avec de grands gestes théâtraux ; ils se salueront comme des épéistes, imiteront le barrissement des éléphants puis en poussant des cris inarticulés se donneront force coups sur le dos et les jambes. L'un après l'une, ils tomberont par terre, le dernier ou la dernière (au choix ou tiré au sort selon l'humeur du moment) ayant agoni le roi de coups bien sentis pour l'abattre. La lumière s'éteindra alors avec un coup de trompette.

Le décor revient avec le chaudron en activité ; la lumière aura une dominante bleuâtre. Jokarias entre avec son sac à la main.

Jokarias : Me voici fin prête. Commençons par le roi. (Elle pose le sac, en tire un flacon puis claque des mains) Aux pieds le gobe-mouche ! (Entre Pasok)

Pasok : Alors ! Vous avez trouvé la solution ?

Jokarias : Bien entendu, je ne suis pas la sorcière la plus diplômée de la galaxie pour des prunes !

Pasok : (avec empressement) Je veux savoir !

Jokarias : (montrant le flacon) Nous allons faire boire à votre maîtresse chérie un filtre d'amour de ma composition ; c'est imparable et sans antidote. Elle va tomber raide dingue de vous.

Pasok : Elle l'est déjà.

Jokarias : Oui mais avec le temps la passion cela s'émousse comme un couteau de cuisine. Il convient de réaffûter. De la sorte elle n'aura plus de mauvaises pensées assassines et vous pourrez suivre votre petit schéma de base sans anicroche. Mais il y a une petite précaution à prendre.

Pasok : Laquelle ?

Jokarias : Votre insidieuse Majesté doit prendre aussi le même philtre pour que l'effet soit complet.

Pasok : Est-ce vraiment nécessaire ?

Jokarias : Absolument indispensable ! Ce serait comme ôter trois roues à un carrosse.

Pasok : Qui donnera le philtre à Elisende ?

Jokarias : Je m'en chargerai en lui disant que c'est un anti-rides hors pair.

Pasok : Bien vu. Bon. Donnez-moi cet élixir. (Il boit d'un coup le contenu de la fiole) Quel drôle de goût ! On dirait de l'huile de foie de morue parfumée à la fraise.

Jokarias : Oui c'est pour faire passer le goût de fraise. (Le roi se met à tourner sur lui-même, les bras écartés et va tomber endormi derrière le chaudron) Bien, au suivant ! Aux pieds le gravos !
(entre Randox)

Randox : Alors vous avez vraiment trouvé la solution ?

Jokarias : Affirmatif ! On bute le roi, sa fille, le toubib et le prince charmant en leur faisant le coup du déjeuner sur l'herbe. Vous emballez Elisende vite fait grâce à un philtre d'amour qu'elle prendra aussi sec. Mais il y a une petite manipe préalable.

Randox : Mais encore ?

Jokarias : Un antidote pour vous car les autres se méfieraient s'ils ne vous voyaient rien consommer.

Radox : Tout-à-fait logique. Or qui me garantit l'efficacité du produit ?

Jokarias : Tu n'as pas trop le choix mon coco, sinon je vais dire de ce pas au roi que tu m'as forcée à préparer une poudre de sucession à son intention.

Radox : Je suis fait. (Il boit, porte la main à la poitrine et crie) Houuu Lezatu kohlééééé Lessooooouuu (il titube et tombe brusquement sur lui-même derrière le chaudron).

Jokarias : Et de deux ! Passons aux zouzes.¹ Aux pieds la Julie ! (Entre Elisende)

Elisende : Te voilà, mère-la-tisane ! J'en ai plein la tignasse aujourd'hui ; tu as la bonne pioche ?

Jokarias : Rien que du cousu-main pour toi, ma beauté ! On va faire avaler leur extrait de naissance au couronné, à sa fille en leur servant un p'tit caoua dernier cri. Puis on colle un philtre d'amour à Orlando pour qu'il ne kiffe que ta personne avec une attention tout de même : tu prends le même diabololo.

Elisende : Simple et efficace ! Je valide ; donne-moi le sirop d'amour. (Elle prend la fiole et se ravise) Ça file pas plus de rides, au moins ?

Jokarias : Te bile pas : j'y ai rajouté du collagène et de l'acide hyaluronique.

¹ Jolies filles en argot des cités.

Elisende : Super ! (Elle boit, étornue violemment, titube en balançant le buste et va s'écrouler derrière le chaudron)

Jokarias : Et de trois ! Aux pieds princesse Zaza ! (Entre Yolanda)

Yolanda : Je vous préviens je n'ai point de temps à perdre !

Jokarias : (obséquieuse) J'ai préparé exprès un philtre écolorachidien qui va envoyer le roi et sa maîtresse en longue villégiature chlorophyllienne à la campagne. Quant à vous voici le philtre d'amour que vous allez boire avec Orlando pour vous jurer un amour éternel avec bague au doigt et tout le reste.

Yolanda : (méfiante) C'est sans danger pour les affaires, au moins ?

Jokarias : Tout au contraire ! Cela décuple l'activité du cortex cérébral, en particulier l'action de l'hypothalamus dans le domaine sexuel d'ovulation.

Yolanda : Ah ! Parfait ! Excellent. (Elle boit, porte la main à son col, secoue les mains comme si elle avait une bouffée de chaleur puis va s'étendre derrière le chaudron)

Jokarias : Et de quatre ! Maintenant il ne nous reste que le toubib. Aux pieds, Scie-moi-la jambe ! (Entre Semaras)

Semaras : Alors, on y est ? (Un grand silence) On y est vraiment ?!

Jokarias : (d'une voix sépulcrale) Oui ils dorment tous, pour très longtemps. C'est ton tour.

Semaras : Ben, euh... Je suis pas très partant, j'avoue.

Jokarias : (en reprenant sa voix) Tu n'auras personne à soigner pendant cent ans. Je te dis pas l'impact sur ta réputation ainsi que ton chiffre d'affaire.

Semaras : Vu sous cet angle, en effet. (Il prend la fiole et boit)
Mmm ce goût est délicieux !

Jokarias : Moins par moins ça fait plus. À force de rajouter des ingrédients immondes tu obtiens un nectar. (Semaras joue des mains comme une danseuse balinaise et va lui aussi s'étendre)
Voici une affaire rondement menée ; allons voir maintenant le trouvère. (Entre Orlando)

Orlando : Je me doutais que vous vouliez me voir ; me voici. (contemplant tous les autres endormis avec le roi qui ronfle) Vous avez réussi !

Jokarias : Je réussis toujours ! C'est d'origine dans mon profil astral.

Orlando : Pour moi, qu'avez-vous prévu ?

Jokarias : Mais tu vas te réveiller sur Terre, mon beau gratte-cithare ; te réveiller guéri et plus vaillant que jamais dans cette joyeuse fosse d'aisance.

Orlando : Je n'ose y croire !

Jokarias : Tu peux me faire confiance tout autant que le calme va régner sur la Lune. Attache ta tuque, ça va brasser ! (La lumière s'éteint)

POUVOIR QUAND TU NOUS QUITTES.

(On revient au décor d'auberge. Orlando est allongé sur la table avec à ses côtés Jokarias et Diana ; il se réveille peu à peu très doucement)

Jokarias : (observant le visage d'Orlando) Un vrai blanc-flocon ce garçon ! Il n'y a pas à dire, je suis tout de même la meilleure. (s'adressant à Diana) Bien, tu as compris, ma tourterelle ? Quant il va se réveiller il verra ta jolie frimousse et avec un peu de chance cela fera l'effet comme pour les petits lapins : il te prendra pour sa maman. Salut, je me trisse parce que je suis pas d'ici ; si au hasard d'aventure y a de la noce n'oublie point de m'envoyer un carton sinon je suis capable de vous la jouer façon cannibale. Aucun mot sur moi, compris ?! (Elle disparaît dans un petit nuage de fumée)

Orlando : (ouvrant les yeux) Vous ici, princesse !

Diana : Vous êtes sauf, vous nous avez fait si peur !

Orlando : (s'asseyant sur la table main sur le front) Ce n'était qu'un cauchemar... (entrent l'aubergiste, Célestin, Arruns, Maximilien, Ancelin et Zidorine)

L'aubergiste : Impossible de trouver Jokarias !

Maximilien : Elle a dû se cacher devant notre nombre en croyant qu'on lui voulait du bien.

Arruns : Regardez, il est réveillé !

Ancelin : Il est rétabli.

Célestin : Zut, nous n'allons pas rentrer tout de suite à la capitale.

Zidorine : Ouf, je vais avoir mes gages !

(Ils s'assemblent autour d'Orlando pour lui manifester leur joie)

Orlando : (repoussant tout le monde) : ASSEZ ! PERSONNE NE ME COMPREND !

L'aubergiste : Qu'est-ce qu'il a ?

Maximilien : Il est malheureux.

Ancelin : Il est jeune.

Arruns : C'est la même chose, non ?

Maximilien : Parce que t'as pas été jeune, peut-être ?!

Arruns : Oui mais c'était il y a longtemps !

Célestin : Il doit être un peu dans la Lune, non ?

L'aubergiste : Je dirais plutôt dans les vapes.

Ancelin : On pourrait le secouer un petit ; une claque ou deux dans le museau, histoire de lui remettre les idées ensemble.

Diana : Laissez-le parler !

Zidorine : Moi on me laisse jamais parler ; pourtant j'en ai des choses à raconter !

L'aubergiste : Tu es encore là, toi à bailler aux corneilles ! Il y a la vaisselle d'hier à laver !

Zidorine : Elle attendra ; je veux savoir s'il a toute sa tête pour payer son dû parce qu'avec les fous on a le portefeuille plein de trous.

Orlando : (regardant à la ronde) Si je vous dis :

Hermann dans le pays n'avait pas son pareil
Partout où il allait pensant devoir bien faire
Il emportait les songes et le moindre bonheur.

Cela vous fait quoi au juste ?

Maximilien : Qui c'est cet Hermann ?

Ancelin : Encore un teuton, vu le nom. Ces gens là sont querelleurs.

L'aubergiste : Ah oui, pourquoi ?

Ancelin : Parce qu'on dit une querelle d'allemands.

Diana : Vous seriez-point un peu xénophobe par hasard ?

Ancelin : Non je n'ai pas de maladie honteuse.

Arruns : Moi, votre truc ça me dit franchement rien de rien. On voit pas où on veut en venir avec ce gus qui se balade et met la zizanie partout.

Zidorine : Au moins est-ce qu'il paie ses notes d'hôtel?

Diana : On dirait le début d'un conte d'autrefois. Un conte triste avec un chevalier errant.

Orlando : Oui, mademoiselle : c'est le début de la balade du chevalier sans âme.

Diana : Et que lui arrive-t-il ?

Orlando : Il cherche partout la Beauté dans le monde sans la trouver.

L'aubergiste : Encore une histoire à vous mettre aussi plat qu'une limande. Vous n'avez pas plus gai ?

Célestin : J'ai cela en boutique.

Tous : (sauf Diana et Orlando) Oh oui dites-nous !

Célestin : Vous vous êtes souvent demandés en quoi consistait notre étrange métier, n'est-il point ?

Tous : Ah on peut le dire !

Célestin : Nous sommes de joyeux arpenteurs et nous mesurons tout ce qui se présente.

L'aubergiste : Hum, vraiment ? Mais comment, que diable !

Célestin : L'arpenteur tient dans chaque main une pomme accrochée à un fil. Il balance la pomme à gauche et implante le pied gauche puis il balance la pomme droite et implante le pied droit pour revenir au même niveau. Il mesure ainsi le terrain en ligne droite ; au bout de cent pommes il fait un angle droit en lançant la pomme à droite et pivote sur le pied droit tout en lançant la pomme gauche et on recommence pour cent pommes. De la sorte on obtient un domaine de dix mille pommes au carré. On appelle ceci la démarche des deux pommes.

Arruns : Celui-là, il coudra blanc tant qu'il y aura du fil.

Maximilien : À force les pommes doivent s'abimer, non ?

Célestin : Oui, mais on les mange et on en prend de nouvelles.

Ancelin : Un peu coûteux, votre machin.

Célestin : Certes mais performant et nutritif. C'est presque aussi efficace que le système S.O.C.R.A.T.E

Diana : Qui veut dire ?

Célestin : Système d'Optimisation de la Connerie Réduite à Température Extérieure.
(tous rient)

L'aubergiste : Bien, messieurs-dames ; il se fait tard. Nous avons des tâches à accomplir et pour ceci j'embauche le monde qui le désire.

Orlando : Vous pouvez y aller, Célestin, si le cœur vous en dit.

Célestin : Quelques pièces en plus sont toujours les bienvenues. En quoi consiste le travail ?

L'aubergiste : Je dois rentrer trois barriques de vin clair et dans ma cave ; il me faut du renfort.

Célestin : Du clair et ! J'en suis.

Maximilien : Il se trouve que je n'ai rien à accomplir dans l'instant.

Arrons : Moi itou.

Ancelin : À nous quatre on devrait bien les arranger. L'aubergiste, donnez-nous la clef du cellier.

L'aubergiste : Zidorine ! Tu accompagne ces messieurs au cuvier pendant que je fais les comptes. (Il lui donne la clef et tout bas) Et tu me les surveille de près, qu'ils ne prennent pas racine !

Zidorine : Vous pensez à mes gages, patron !?

L'aubergiste : Je ne pense qu'à ça.
(Ils se dispersent ; Diana et Orlando restent seuls)

Diana : (lui prenant les mains) Qu'allez-vous faire à présent ?

Orlando : Reprendre mon labeur dès demain.

Diana : Sans vous accorder d'autre repos ?

Orlando : Non. Voilà ma façon de me tenir dans ce monde très cruel.

Diana : Il ne l'est point tant parfois. (un silence) D'où êtes-vous ?

Orlando : Je suis né sur la montagne là où les jours sont brillants.

Diana : Moi je suis d'ici, de la plaine où rien n'arrête le regard.

Orlando : Vous devez aimer les blés agités par le vent.

Diana : Beaucoup. Ils me font penser à la mer, enfin ce que l'on m'a dit de la mer car je ne l'ai jamais vue.

Orlando : Je vous y amènerai, un jour.

Diana : Vous feriez ceci ?

Orlando : Dès que j'aurai conclu mon travail.

Diana : Cela prendra du temps ?

Orlando : Un ou deux ans peut-être.

Diana : Tant que cela ! J'attendrai.

Orlando : (amusé) Pourquoi donc ?

Diana : (le regardant fixement) Parce que j'en ai envie.

Orlando : Vous êtes en âge de vous marier, d'avoir des enfants. On doit vous courtiser avec assuidité, je suppose.

Diana : Si fait, à commencer par votre collègue qui m'a proposé de l'accompagner en ville.

Orlando : Il a osé ! Et vous... Vous...

Diana : Je lui ai dit oui, bien entendu.

Orlando : Je n'en crois pas un traître mot.

Diana : (riant) J'ai vu tout de suite qu'il était un peu... Viveur.

Orlando : Il n'est guère méchant mais fort peu constant.

Diana : J'avais cru m'en apercevoir. (un silence) Et vous, monsieur l'Ingénieur, êtes vous constant ?

Orlando : Je le pense.

Diana : Serez-vous constant toute votre vie ?

Orlando : Vous me posez une question bien délicate et bien indiscreète, jeune fille.

Diana : Je ne voulais vous fâcher aucunement.

Orlando : Nous en sommes d'accord. (Un silence)

Diana : Je... Désire savoir si vous êtes engagé.

Orlando : En quoi le serais-je ?

Diana : Une maîtresse, une fiancée, une épouse peut-être.

Orlando : Non aucun lien.

Diana : (suspicieuse) Vous n'aimez pas les femmes !

Orlando : (amusé) Mais si ! Seulement mon travail...

Diana : Ah bon ! Je suis rassurée ; si ce n'est que votre travail, je vous le ferai oublier sans peine.

Orlando : Vous voici bien aimable or il se trouve que j'aime mon travail plus que tout.

Diana : Vous devriez reconsidérer la question. Vous n'ignorez point que le travail est une punition divine, que nous sommes faits pour être actifs, pas pour travailler.

Orlando : Où voulez-vous en venir ?

Diana : Il est obtus ou quoi !

Orlando : La société nous rétribue pour l'activité qu'elle nous confie.

Diana : Je me contrefiche de la société !

Orlando : Elle nous organise de telle manière que nous devons oeuvrer pour elle, payer des impôts, perpétuer sa juste marche.

Diana : Les impôts, en fait nous en payons beaucoup ! Beaucoup trop !

Orlando : Ces derniers temps, en effet, nous pouvons nous poser des questions. (Un silence) Je vais à présent vous laisser, mademoiselle, tout en vous remerciant du fond du coeur pour m'avoir soigné avec dévouement.

Diana : Ce fut avec grand plaisir.

Orlando : Que puis-je faire pour vous remercier ?

Diana : Me donner un baiser.

Orlando : Vous n'y pensez pas !

Diana : Bien sûr que si.

Orlando : (l'embrassant sur le front) Mille grâces vous soient rendues, jeune dame.

Diana : (le regardant droit dans les yeux) Je m'appelle Diana et je vous conseille d'être plus appliqué ! (Orlando embrasse Diana) Enfin ! Vous êtes dur à la détente !

Orlando : Les Poètes sont de grands distraits.

Diana : Au diable la Poésie ! (Elle l'embrasse avec fougue ; la lumière s'éteint)

La scène s'illumine en lumière verdâtre avec le chaudron au centre d'une zone restreinte obtenue dans le décor d'auberge grâce à un cylindre de voilage transparent pendant depuis les cintres. Jokarias se tient à côté, du chaudron l'air fort concentré ; Orlando pénètre dans cet espace en écartant le voilage comme un rideau.

Orlando : Je savais vous trouver ici.

Jokarias : J'attendais la cousine Symarax mais elle n'est pas venue, la grumelle !

Orlando : Que faites-vous ?

Jokarias : Nous sommes le jour du sabbat.

Orlando : Ah ! Cela consiste en quoi ?

Jokarias : Une réunion sympathique où l'on s'échange des recettes, les potins de la semaine... Accessoirement on attend le grand bouc pour s'unir avec lui. Le problème c'est qu'il ne vient jamais.

Orlando : La vie demeure faite d'attente et d'espoir.

Jokarias : Fort juste, mon mignon mais un peu lassant. (Un silence)

Orlando : Et aujourd'hui que faites-vous cuire ?

Jokarias : De la chouette au pipi.

Orlando : Vous voulez dire à l'urine !

Jokarias : Oui mais on en manque alors on remplace par du vin blanc. Tu veux goûter, beau gosse ?

Orlando : Non, sans façons. Pourquoi de la chouette ?

Jokarias : C'est l'oiseau de cette garce d'Athéna, la déesse de la Raison. On la déteste et elle nous le rend bien cette muchesse ! Toujours à pontifier, à avoir des idées sur tout. D'autant plus que la Raison n'existe pas ; tout le monde le sait.

Orlando : Hormis ceci que faites-vous d'autre ?

Jokarias : On parle de sexe.

Orlando : Vraiment ?

Jokarias : Oui quoique la chose s'avère assez réduite ici depuis la chute de tous les astéroïdes. On cherche en vain un mâle de ce nom.

Orlando : Vous pouvez toujours réveiller le roi de la Lune.

Jokarias : Ce n'est pas un homme, plutôt un méchant collecteur d'impôts. De plus tu as déjà vu un roi gentil, toi ?

Orlando : Sa fille est fort belle, toutefois.

Jokarias : Ambitieuse aussi quoiqu'un peu pépiote.

Orlando : C'est-à-dire ?

Jokarias : Elle croît en la beauté du monde, à la bonté des êtres humains, enfin toutes ces sornettes assommantes y compris l'amour. Voilà ce que c'est de l'avoir collée chez les bonnes soeurs. On n'en sort pas intact de ces choses là.

Orlando : Vous ne croyez donc point en l'amour ?

Jokarias : Si mais l'amour vache. Tu devrais revenir ici, c'est tranquille maintenant qu'ils sont tous en train de ronquer leur sieste ; nous te ferions plein de caresses avec beaucoup de petits plats. Je parie que tu adorerais le crapaud au vermicelle, le serpent à la sauce suave, la tarentule cuite à l'étouffée. Tu verras cela a goût de crevette en compagnie d'une verrine d'oeil de verrat comme il se doit. Et si tu me le demandes gentiment je te ferai ma spécialité.

Orlando : Laquelle ?

Jokarias : Le clone fourré à la gelée de Formose. Tout d'abord il faut un beau clone, élevé au sein d'un ENAT.

Orlando : Qu'est-ce qu'un ENAT ?

Jokarias : Un Élevage Naturel d'Atrophié du Tempérament.

Orlando : Cela coûte cher ?

Jokarias : Ben non. C'est pas toi qui paye, c'est de l'élevage public.

Orlando : Comment le reconnaît-on ?

Jokarias : Fort simple : un clone ment tout le temps.

Orlando : Ce sera pour une autre fois.

Jokarias : Comme tu voudras, petit homme charnu. (Un silence)

Orlando : Je croyais que les sorcières assistaient nues au sabbat.

Jokarias : Encore une des idioties que l'on colporte sur notre compte. Remarque ceci ne nous dérangerait guère vu qu'ici il n'y a personne à la ronde. Or en définitive nous sommes pudiques mais surtout frileuses. (Un silence) Pourquoi es-tu venu, petit sissu ? Tu veux t'arranger avec la princesse, peut-être ? On réveille l'article façon belle au bois dormant et le tour est joué.

Orlando : Je n'ai pas eu l'impression d'une personne aimante.

Jokarias : Pourquoi crois-tu que l'on jette des sorts ? Je peux t'en faire l'amoureuse de service si tu le souhaites, bavarde avec ceci !

Orlando : Vous n'avez jamais essayé sur vous-même ?

Jokarias : Une sorcière ne peut ensorceler une autre sorcière, ça c'est le métier ! (Un silence) Pourquoi donc est-tu venu me voir ?

Orlando : Vous n'avez aucune idée ? Que c'est étrange !

Jokarias : Il m'arrive de trop travailler, alors j'ai des trous de mémoire.

Orlando : Pour payer ma dette en Poésie.
(Il dit la poésie)

CHRONIQUE D'ORBAN.

Et là dans la cité déserte
Orban le grand seigneur sur son trône de fer
songe à son rêve de feu,
lui qui a tout conquis, il assemble les mots
comme on le fait de pierres
pour avant de mourir
laisser un nom glorieux
et que les belles qui viendront
sachent qu'il a vécu pour elles,
par elles il a tout fait.
Or ces monts de cristal,
tous ces sommets de verre très sonores
ne sont rien qu'un moment par lui imaginé
demain le Temps dessertira ces gemmes
pour en faire des jeux
dans les mains des enfants insouciantes.
Ainsi Orban, l'infatigable, attend
que le souffle d'été revienne courber les blés
caressant cette fois cette idée immortelle
d'avoir été par les mots seulement.
Puis il s'endort toujours, épuisé au matin
croyant dans la lumière du vieil hiver
que le vent dispersé récitera toujours
les dires d'un roi poète.

Ses mains laissent tomber le sceptre et le calame
de ses lèvres vieillies esquissant un sourire.
Tel est son souvenir du bonheur d'autrefois
sans pouvoir mettre un nom sur la ville qui rêve.

(Orlando baisse la tête)

Jokarias : Tu as bien payé ta dette, en effet... Pour cette fois.
(La lumière disparaît. On entend des bruits en coulisse, force
remue-ménage, éternuements, un "aïe" bien sonore puis la
lumière revient et l'on découvre à nouveau l'ensemble des
comédiennes et des comédiens assis en cercle comme au début)

L'aubergiste : Cela sent la fin.

Diana : Tu crois que ça leur aura plu ?

Arruns : Va-t-en savoir !

Maximilien : On a fait de notre pire, non ?

Ancelin : Surtout toi.

Maximilien : Il y en a qui vont se prendre un méchant bourre-pif !

Jokarias : Allons du calme. Quand il faut finir, il faut finir.

Zidorine : Avec tout cela, je n'aurai pas mes gages de si tôt !

Célestin : Je pourrais vous arranger la chose.

Zidorine : Comment donc ?

Célestin : Disons... En vous subventionnant.

Semaras : On a compris. Moi je peux vous engager comme secrétaire médicale. C'est tout de même mieux que frotter les parquets et essuyer la vaisselle.

Zidorine : Toujours pareil avec les hommes ! On n'en finit jamais de se coltiner le quotidien.

Orlando : (pensif) Finir ! Par dessus tout il faut savoir bien finir.

Radox : Surtout si on a si mal commencé !

Diana : Si on lui proposait plusieurs fins ?

L'aubergiste : À qui, ma fille ?

Diana et Zidorine : Au public !
(Un grand silence)

Radox : J'oubliais ; on nous écoute ! (Se levant cérémonieusement face au public). Adonques vous la voulez grave ou nunuche ? Je parie que vous souhaitez les deux, hein ! On en prend pour son argent !

Orlando : Allons un peu de dignité : c'est le public qui nous fait vivre !

Radox : Et alors ? Je suis dans mon rôle de méchant affrouski.

(Tous se lèvent et se mettent autour du couple Orlando et Diana qui se tiennent par la main)

Tous : (emphatiques) Et voici la fin Nunuche !

Orlando : Diana, ma princesse lunaire, voulez-vous m'épouser ?

Diana : Oh ! Ouiii, Orlando, mon prince très charmant !

L'aubergiste : Je vous bénis mes chers enfants !

Maximilien : Et ils auront beaucoup de bambins !

Arruns : Moi, je serai le parrain du premier !

Ancelin : Non, ce sera moi !

Semaras : Je m'offre pour assister la parturiente.

Célestin : Je serai garçon d'honneur.

Zidorine : Je veux bien leur casser la vaisselle.

Jokarias : Bon, abrégeons ; ceci commence à me donner de l'urticaire.

(Ils se mettent tous à danser sur une musique bêtement festive pendant qu'Orlando prend Diana dans ses bras et l'enlève en l'air tout en la faisant tourner sur elle-même)

Tous : Y a un sapin dans la forêt ; dans la forêt y a un sapin (ils répètent ces paroles en boucle jusqu'à l'extinction de la lumière dans un grand clac)

La lumière reprend, faible et grise ; tous se donnent l'accolade en silence, avec des gestes lents. Peu à peu ils se quittent et sortent de scène non sans avoir dit adieu à Orlando et Diana qui restent seuls à se regarder)

Diana : C'est la triste fin.

Orlando : Parfois elle nous arrive ainsi. (Un silence) Je dois partir.

Diana : J'en mourrai de chagrin.

Orlando : Mais non ; quand on meurt on ne sait pas que l'on est mort sinon on serait triste pour ceux aimés qui restent. Vous allez vivre.

Diana : Pourquoi ne pas demeurer ici, avec moi ?

Orlando : Je pourrais invoquer le travail mais ce serait un piètre mensonge. Je dois aller pour accomplir ce que je dois accomplir. En outre j'ai une dette à payer.

Diana : Vous ! Auprès de qui ?

Orlando : Un être subtil qui m'a rendu la vie là-bas quand j'étais sur la Lune.

Diana : Vous parlez par énigmes.

Orlando : Pardonnez ma pauvre parole ; elle est celle d'un Poète.

Diana : Je vais attendre, vous attendre.

Orlando : Il ne faut pas.

Diana : Je le ferai pourtant.

Orlando : Pourquoi ?

Diana : Par amour. L'amour ne s'explique pas comme les soleils. attirent les planètes...

Orlando : Je m'essaie à la Vérité. Vérité et amour vont-ils ensemble ?

Diana : Pourquoi nous faisons nous du mal ?

Orlando : Parce qu'en nous quelque chose s'est absenté.

Diana : Mais encore ?

Orlando : La Beauté.

Diana : Vous n'avez que ceci à me proposer ? Un peu court ce me semble.

Orlando : On ne fait pas le bien par décision profonde ; cela s'impose à nous. (Un silence) Le mal. Le mal n'est pas un mystère, il est comme un puzzle qui s'assemble peu à peu, pièce après pièce. On en distingue tout d'abord le contour puis cela vient au centre, vers la tête ; alors il paraît dans sa puissance. À présent il nous enserme et je ne puis vous imposer mon combat contre lui ; si je vous garde auprès de moi, puis-je vous garantir un quelconque bonheur ? Je ne vous laisserai pas le monde pour héritage car il se veut mauvais. Il sent mauvais.

Diana : Si ce que vous dites est vrai, ils vous prendront et sous couvert de justice, vous tueront.

Orlando : Je le sais.

Diana : Vous allez être jeté sous les étoiles qui sont froides et lointaines.

Orlando : Je les connais toutes par leurs noms... Je reviendrai sur les ailes du vent ami. Allez, Diana.

(Diana après l'avoir étreint se sépare de lui lentement, gardant un instant sa main dans la sienne puis se retourne et s'en va ; Orlando fait face au public)

À toutes les choses petites il faut opposer les grandes ; à la misère, la Beauté. Sans cesse face au mensonge il faut se souvenir des vérités ensemble vécues, se dire que les méchants gens ne sont rien que de passage, tout comme nous qui recherchons le mystère des origines. Eux qui n'ont que pouvoir en tête ne savent rien de l'accomplissement. Or si tout est mensonge, la Vérité il nous faut la chercher tel une veine d'or au milieu de nulle part. (Avec un haut-le coeur)

Pourquoi suis-je revenu sur la terre de rêve ?

Je revois mon pays, les pensées qui le rassemblent.

Et la mer toujours emplie d'ordre et de malheur me rappelle son chant.

J'ai à faire pour une éternité. Partons.

NOIR

Fin des Fins

Cette pièce de Théâtre a été achevée à Castres le 11 mai 2024 par Jean-Louis Augé. Elle est dédiée au docteur Louis Faget, lui qui tutoyait tout le monde et ressuscitait les morts.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXIX



